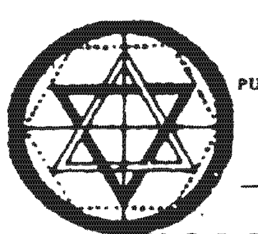
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

65me VOLUME. — 18me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1904)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

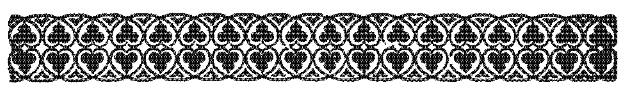
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* parait régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.



PARTIE EXOTÉRIQUE

Comment il faut aborder l'étude des phénomènes

Les lignes suivantes sont dédiées aux gens du monde qui ouvrent notre revue pour la première fois, soit parce qu'ils ont entendu parler d'un fait étrange et qu'ils veulent se renseigner, soit que le désir sincère d'étudier l'occulte les anime.

Presque sans exception, on croit que, pour se sentir convaincu, il suffit de voir quelque chose. Quoi ? on n'en sait rien, mais enfin quelque chose qui ne se puisse trouver d'ordinaire sur le boulevard ou dans un salon. Ce n'est pas le bon moyen. Qu'il me soit permis, pour bien faire comprendre ma pensée, d'employer une petite analogie. Prenez un brave berger qui ne sache ni lire ni écrire, qui n'ait pas la moindre idée de science, amenez-le dans un laboratoire et faites descendre devant lui une balle de plomb et un morceau de papier dans le vide. Le fait que le papier tombera aussi vite que le plomb troublera complètement son cerveau, renversera ses idées rudimentaires sur la pesanteur, et il ne pourra retirer rien de bon de ce phénomène. Au contraire, apprenez-lui à lire et à écrire, instruisez-le, donnez-lui des notions de phy-

sique suffisantes et, quand vous lui ferez voir la précédente expérience, elle ne sera pour lui qu'une confirmation. Bien loin de le troubler, elle lui apportera une certitude complète. Eh bien! il en est absolument de même dans les sciences dites occultes. Que l'étudiant refuse impitoyablement de voir quelque chose, fût-ce le soulèvement d'une table, avant d'avoir acquis par l'étude la certitude mentale des principales lois occultes, qui, après tout, ajoutent peu de chose aux lois connues et ne diminuent guère la quantité énorme de celles que nous devons encore découvrir. Lorsqu'il sera à même d'expérimenter un phénomène psychique, au lieu de briser son cerveau qui s'efforcerait d'y voir le résultat de l'électricité ou de l'aimantation, ce fait, plus ou moins étrange, ne sera pour lui que l'application de la loi qu'il connaît. Faites donc beaucoup de théorie avant d'essayer la pratique.

G. Phaneg.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

LES VISIONS DE CAZOTTE (1)

MON SONGE DE LA NUIT DU SAMEDI AU DIMANCHE DE DEVANT LA SAINT-JEAN 1791

J'étais dans un capharnaüm depuis longtemps et sans m'en douter, quoiqu'un petit chien, que j'ai vu courir sur un toit et sauter d'une distance d'une poutre couverte en ardoises sur une autre, eût dû me donner du soupçon.

J'entre dans un appartement ; j'y trouve une jeune demoiselle seule ; on me la donne intérieurement pour une parente du comte de Dampierre ; elle paraît me reconnaître et me salue. Je m'aperçois bientôt qu'elle a des vertiges ; elle semble dire des douceurs à un objet qui est vis-à-vis d'elle ; je vois qu'elle est en vision avec un esprit, et soudain j'ordonne, en fai-

(1) Quelques érudits ont mis en doute la « Prophétie de Cazotte ». La première question à résoudre est celle de savoir si Cazotte était réellement voyant quant au plan invisible. C'est cette question que nous allons élucider progressivement. Nous démontrerons ensuite la possibilité pour Cazotte de faire des prophéties par plusieurs faits prédits à l'avance par lui. Le lecteur jugera ensuite la question définitivement.

PAPUS.



sant le signe de la croix sur le front de la demoiselle, à l'esprit de paraître. Je vois une figure de 14 à 15 ans, point laide, mais dans la parure, la mine et l'attitude d'un polisson : je le lie, et il se récrie sur ce que je fais. Paraît une autre femme pareillement obsédée ; je fais pour elle la même chose. Les deux esprits quittent leurs effets, me font face et faisaient les insolents, quand, d'une porte qui s'ouvre, sort un homme gros et court, de la figure et de l'habillement d'un guichetier : il tire de sa poche deux paires de petites menottes qui s'attachent comme d'elles-mêmes aux mains des deux captifs que j'ai faits. Je les mets sous la puissance de Jésus-Christ. Je ne sais quelle raison me fait passer pour un moment de cette pièce dans une autre, mais j'y rentre bien vite pour demander mes prisonniers ; ils sont assis sur un banc dans une espèce d'alcôve ; ils se lèvent à mon approche, et six personnages vêtus en archers des pauvres s'en emparent. Je sors après eux ; une espèce d'aumônier marchait à côté de moi. Je vais, disait-il, chez M. le Marquis, tel ; c'est un bon homme ; j'emploie mes moments libres à le visiter ; je crois que je prenais la détermination de le suivre, quand je me suis aperçu que mes deux souliers étaient en pantoufle ; je voulais m'arrêter et poser mes pieds quelque part pour relever les quartiers de ma chaussure, quand un gros homme est venu m'attaquer au milieu d'une grande cour remplie de monde : je lui ai mis la main sur le front et l'ai lié au nom de la Sainte Trinité et par celui de Jésus, sous l'appui duquel je l'ai mis. De Jésus-Christ, s'est écriée la foule qui m'entourait. Oui, ai-je dit, et je vous y mets

tous après vous avoir liés. On faisait de grands murmures sur ce propos.

Arrive une voiture comme un coche ; un homme m'appelle par mon nom de la portière. « Mais, sire Cazotte, vous parlez de Jésus-Christ, pouvons-nous tomber sous la puissance de Jésus-Christ? » Alors j'ai repris la parole et ai parlé avec assez d'étendue de Jésus-Christ et de sa miséricorde sur les pécheurs. « Que vous êtes heureux! ai-je ajouté, vous allez changer de fers. — De fers! s'est écrié un homme enfermé dans la voiture, sur la bosse de laquelle j'étais monté, est-ce qu'on ne pouvait nous donner un moment de relâche?

— Allez, a dit quelqu'un, vous êtes heureux, vous allez changer de maître, et quel maître?

Le premier homme qui m'avait parlé disait : J'avais quelque idée comme cela.

Je tournais le dos au coche et approchais dans cette cour de prodigieuse étendue ; on n'y était éclairé que par des étoiles. J'ai observé le ciel ; il était d'un bel azur pâle et très étoilé ; pendant que je le comparais dans ma mémoire à d'autres cieux que j'avais vus dans le capharnaüm, il a été troublé par une horrible tempête ; un affreux coup de tonnerre l'a mis tout en feu ; le carreau, tombé à cent pas de moi, est venu se roulant vers moi ; il en est sorti un esprit sous la forme d'un oiseau de la grosseur d'un coq blanc, et la forme du corps plus allongée, plus bas sur pattes, le bec plus émoussé. J'ai couru sur l'oiseau en faisant des signes de croix ; et, me sentant rempli d'une force bien plus qu'ordinaire, il est venu tomber à mes pieds.

Je voulais lui mettre sur la tête... Un homme de la taille du baron de Loi, aussi joli qu'il était et jeune, vêtu en gris et argent, m'a fait face et dit de ne pas le fouler aux pieds. Il a tiré de sa poche une paire de ciseaux enfermée dans un étui garni de diamants, en me faisant entendre que je devais m'en servir pour couper le cou à la bête. Je prenais les ciseaux, quand j'ai été éveillé par le chant en chœur de la foule qui était dans le capharnaüm : c'était un chant plein, sans accord, dont les paroles non rimées étaient : *chantons notre heureuse délivrance.*

Réveillé, je me suis mis en prières ; mais me tenant en méfiance contre ce songe-ci, comme contre tant d'autres par lesquels je puis soupçonner Satan de vouloir me remplir d'orgueil, je continuai mes prières à Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge, et sans relâche, pour obtenir de lui à connaître sa volonté sur moi, et cependant je lierai sur la terre ce qui me paraîtra à propos de lier pour la plus grande gloire de Dieu et le besoin de ses créatures.

Épouvanté de la marche rapide de ce colosse (1), qui, foulant sous l'un de ses pieds le sanctuaire de la religion et sous l'autre le trône du plus infortuné des rois, couvre la France entière de ruines, je cherchais, dans l'histoire des nations et des différents âges du monde, quelque exemple d'un pareil enfantement de la nature. Nul siècle, nulle nation n'avait à rougir d'un semblable monstre : je ne pouvais donc, en comparant les causes ou les effets, déterminer jusqu'où

(1) L'Assemblée constituante.

l'excès de son audace, et plus encore l'accroissement de ses forces, porteraient ses crimes, ses succès et nos malheurs. Je désirais plus encore : je voulais, en offrant un tableau fidèle de cette hydre à tant de têtes, qui nous dévore tous, donner une grande leçon à ces milliers d'individus, dont la pusillanimité doute toujours, parce qu'il leur faudrait un effort pour croire. Ils ne marquent dans le cercle de la vie quelques instants plus ou moins rapides que comme le cadran, qui ne sait pas quel ressort lui fait indiquer l'espace des heures ou le système planétaire.

Quel homme, au milieu d'une anxiété douloureuse, fatigué d'interroger tous les êtres qui vivent ou végètent autour de lui, sans pouvoir en trouver un seul qui lui réponde de manière à lui rendre, sinon le bonheur, au moins le repos, n'a pas levé ses yeux mouillés de larmes vers la voûte des cieux !

Il semble qu'alors la douce espérance vient emplir pour lui l'espace immense qui sépare ce globe sublunaire du séjour où repose sur sa base inébranlable le trône de l'Éternel. Ce n'est plus seulement à ses yeux que luisent les feux parsemés sur ce voile d'azur, qui embrasse l'horizon d'un pôle à l'autre : ces feux célestes passent dans son âme ; le don de la pensée devient celui du génie. Il entre en conversation avec l'Éternel lui-même : la nature semble se taire pour ne point troubler cet entretien sublime.

Dieu révélant à l'homme les secrets de sa sagesse suprême, et les mystères auxquels il soumet la créature, trop souvent ingrate, pour la forcer à se rejeter dans son sein paternel, quelle idée majestueuse, con-

solante surtout ! Car, pour l'homme vraiment sensible, une affection tendre vaut mieux que l'élan même du génie ; pour lui les jouissances de la gloire, celles même de l'orgueil, finissent toujours où commencent les douleurs de ce qu'il aime.

Des douleurs ! Ah ! depuis trois années, qui peut en avoir décrit, vu, éprouvé un plus cruel assemblage, que tout Français pénétré des maux dont est accablé l'héritier de *Louis IX* et de *Henri IV*? Naguère, dans le silence de la nuit, les sens encore émus des hurlements que poussaient, à leur entrée dans Paris, ces *fédérés*, que les agitateurs du peuple n'y rassemblent que pour renverser le trône, destituer le roi et finir par nous massacrer tous, je me suis écrié : « Dieu, qui versas sur la tête de *Clovis* les eaux du baptême, qui mis dans la main de *Charlemagne* le sceptre de l'empire d'Occident ; toi, qui brisas les fers de Louis IX enchaîné par les Sarrasins, et qui marchais devant le héros de la Navarre dans les plaines de *Coutras* ou d'*Ivry* ; toi, qui dans les jours désastreux dont la France fut plus d'une fois accablée, armas un *Maillard* pour punir le factieux *Marcel*, remplis de ta sagesse un *Charles V* pour réparer les fautes de son père, couvris de ton bouclier *Dunois* combattant pour *Charles VII*, fis naître *Sully* pour récompenser le bon *Henri*, en lui donnant un ami *selon son cœur* ; toi, qui, pendant quarante ans, multiplias les prodiges autour du trône de Louis XIV, et qui voulus, pour que les enfants *du grand siècle* fussent dignes de leurs pères, que le triomphe du père des Bourbons, sur les bords de la Charente, se renouvelât,

sous un de ses petits-fils, dans les champs de *Fontenay*; grand Dieu! s'il est vrai que l'homme trouve quelquefois grâce devant ta clémence, révèle-moi comment tu permets que celui des mortels et des rois, dont le cœur est plus pur, soit accablé de plus d'outrages et d'infortunes. Entends-tu ces hommes, à l'œil farouche, étincelant, à l'organe sombre et terrible, maudire mon roi, faire retentir les airs de leurs imprécations? Tu n'avais pas cru devoir laisser naître plus d'un *Cromwell* pour la honte de l'Angleterre; encore lui avais-tu donné le courage des guerriers, l'éloquence des orateurs, et surtout ce reste de pudeur qui le faisait paraître croire et rendre hommage à la vertu, même en commettant le plus atroce des crimes. Au lieu d'un seul *Cromwell*, Dieu terrible, pourquoi donc en as-tu fait naître une famille entière, qui couvre la surface de la France? Daigne me répondre, Dieu de bonté: je dus aimer mon roi, puisque je t'aime; ton culte et le sien ne peuvent se séparer. Réponds à l'être malheureux qui t'interroge; ou, si sa douleur t'offense, substitue donc à ce cœur, que toi-même as formé pour sentir si vivement, la dureté du roc. Non, ne m'exauce pas: mes douleurs me sont trop chères; elles m'associent à celles de mon roi; mais parle à la faible créature, qui, dans sa lente et cruelle agonie, peut, si tu dis un mot, retrouver une vie nouvelle... »

Il me semblait qu'à cette prière, élancée du plus profond de mon cœur, l'Éternel n'avait rien à refuser: je demandais qu'il me révélât le secret de ses vues sur nous, sur mon roi... Après un long silence,

après une sorte d'anéantissement, pendant lequel, les yeux fermés, je semblais attendre une réponse telle qu'un dieu peut la faire, j'ouvre les yeux... ; un livre est placé devant moi ; son titre signifie Révélation ; mon cœur palpite de joie ; je lis et j'écris tour à tour. Qu'ils sont frappants les tableaux que je vais copier fidèlement ! Qu'ils sont malheureux, les hommes criminels dont ils offrent la ressemblance ! Qu'ils sont fortunés, les hommes vertueux dont ils annoncent la gloire et la consolation prochaines.

PREMIÈRE RÉVÉLATION

Je vis s'élever de la nue une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphèmes.

La *bête* qui s'élève de l'élément, théâtre des tempêtes, annonce un gouvernement républicain. Les *sept têtes* marquent qu'il sera formé par une *assemblée*. Les *cornes* sont le signe de ses forces, consistantes en *autorités administratives*. *Les noms de blasphèmes* désignent la conduite que tiendront ces autorités, comme toutes les *eaux* au sein desquelles la *bête* s'est élevée, représentent la multitude confuse de familles vivant dans le même élément et s'y dévorant l'une l'autre.

Cette bête que je vis était semblable à un léopard : ses pieds étaient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion, et le dragon lui donna sa force et sa grande puissance.

Comme c'est bien là le caractère de cette hyène dévorante, née au séjour des tempêtes ! Comme elle

a bien la férocité du léopard ! Comme elle est bien semblable à l'ours, qui, dans ses combats contre le plus fier taureau, le saisit à la tête, s'y attache et finit par le terrasser, en le fatiguant par sa lourde masse qui pèse alors sur lui.

Quant au *dragon*, il est l'emblème du chef des génies infernaux : ah ! oui, cet esprit de mensonge et de révolte a bien donné toute sa force, toute sa puissance à la *bête* terrible, qui veut ceindre son front de *dix diadèmes* à la fois, *dix*, comptez-les par les empires qu'elle a voulu frapper des *cornes* dont elle est armée : la France, l'Empire germanique, la Prusse, la Russie, la Suède, l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne l'Italie, l'Angleterre.

Et je vis une de ces têtes, comme blessée à mort, mais cette blessure mortelle fut guérie, et toute la terre, en étant dans l'admiration, suivit la bête.

La protestation publiée par le roi le jour de son départ pour Montmédy avait *blessé à mort* l'assemblée, mais l'arrestation du bon roi guérit bientôt la blessure de la *bête* : de ce moment elle soumit à sa puissance ces milliers d'humains, qui, tels que de vils troupeaux, marchent et fuient sous la verge qui les frappe.

Alors ils adorèrent le dragon qui avait donné sa puissance à la bête, et ils adorèrent la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle ?

Clubistes, républicains, fédérés, orateurs de toutes les classes et de toutes les sectes, répètent, en parlant de la puissance de l'assemblée : Qui peut lui être comparée ? Qui pourra combattre contre elle ?

Et il lui fut donné une bouche, qui se glorifiait insolemment et qui blasphémait, et elle reçut le pouvoir de faire la guerre pendant 42 *mois.*

La bouche de *la bête* qui nous déchire tient à vingt gosiers, d'où sortent vingt voix, qui toutes blasphèment contre Dieu, contre la religion, contre le souverain. *La bête* n'a réservé que pour elle seule ses hommages, ses adorations, qui ressemblent en tout au tribut que le vice paye aux prostituées.

Il lui a été donné de faire la guerre pendant 42 *mois*. Comptez et vous serez étonnés de l'exactitude de ce calcul. Ce fut au mois de mai 1789, que l'assemblée ouvrit pour la première fois cette *bouche*, qui se *glorifie insolemment et qui blasphème*. Jusqu'en *mai* 1792, ce sont 36 *mois*. Au mois d'août *prochain* il y en aura 39, il faut bien *trois mois* pour effacer jusqu'aux moindres traces que la *bête* aura laissées dans les différentes contrées, et surtout dans la France. Il lui a donc été donné de *faire la guerre pendant* 42 *mois*.

Elle ouvrit donc la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle et ceux qui habitent dans le ciel.

Il lui fut aussi donné de pouvoir faire la guerre aux saints et de les vaincre, et la puissance lui fut donnée sur les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation.

Dans toutes les provinces de l'empire français, divisées aujourd'hui en départements, les blasphémateurs se sont assis sur les débris des autels pour parler au peuple, séduit par leurs impostures : ils ont cé-



lébré leurs orgies dans l'enceinte des temples et même des sanctuaires. Des magistrats, des ministres des autels ont été chargés de fers, torturés, égorgés par eux. Au moment où j'écris, on vient de massacrer de sangfroid, dans la ville d'Alais, un jeune guerrier, des mères de famille, une épouse, victimes incarcérées par les monstres *à qui le dragon a donné sa puissance.* Comment ne feraient-ils pas la guerre *aux saints !* ils la font *aux rois*, *ils la font à DIEU*.

Et elle fut adorée par tous ceux qui habitent sur la terre, *dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de la vie de l'Agneau qui a été immolé*, DÈS LE COMMENCEMENT DU MONDE.

Les sectaires, les novateurs, les régicides, les athées peuvent-ils être inscrits *dans le livre de vie* ? C'est au livre des vengeances éternelles que la mort dut inscrire ces noms, l'opprobre de la nature et l'effroi de la terre.

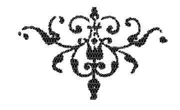
Si quelqu'un a des oreilles, *qu'il entende !*

Celui qui aura réduit les autres en captivité sera réduit lui-même en captivité. *Celui qui aura tué avec l'épée*, *il faut* qu'il périsse lui-même par l'épée. *C'est* ici la patience et la foi *des saints.*

Là commence l'arrêt prononcé par l'Éternel. Les meurtriers de tant d'hommes chers à l'honneur, à la nature, périront par le glaive. Ceux qui ont armé les bourreaux, ou qui se sont faits bourreaux, périront par la main des bourreaux. Que celui qui peut entendre encore, *entende !* Et vous, entendez-moi aussi dans le fond de vos tombeaux : *Belsunce*, *Beausset*, *Voisins*, *Rully*, *Pascalis*, *Dompierre*, *Mauduit*, *Mon-*

tesson, *Varicourt*, *Bellud*, et toi, héroïque *Favras*, et vous, trio sublime des martyrs égorgés tout récemment près de Bordeaux, *Langourau*, *Pannetier*, *Dupuy*, et vous, femme trop sensible, qui depuis l'arrestation du roi à Varennes, égarée par les douleurs et n'ayant plus qu'un cœur que trompe l'aliénation de vos organes, allez chaque matin attendre sur le chemin ce roi dont le malheur vous a coûté la raison, et qui redites chaque soir : *C'est demain qu'il arrivera ;* entendez-moi, s'il est possible, ô vous tous, que tient sous le glaive celle qui reçut le pouvoir *de faire la guerre* PENDANT 42 MOIS ; que la douce espérance pénètre à ma voix dans les cachots d'Orléans, comme dans la tombe de tant de victimes, dans la retraite de tant de veuves et d'orphelins, comme dans la cabane de tant de chevaliers qui, dépouillés par des tigres, n'ont plus qu'un toit de chaume pour se couvrir.

(*A suivre.*) CAZOTTE.



PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Albert JOUNET

(SON ŒUVRE)

PRÉAMBULE

Et voici qu'à l'Orient parut à nos yeux une étoile mystique qui montait dans le ciel, en versant sur sa route les flots éblouissants d'une étrange splendeur. Les mages, tels autrefois ceux de Chaldée, suivaient l'astre messianique, s'élaborant dans l'orbe du nouveau météore. Et le side ascendait toujours entraînant à l'assomption la théorie des sages, qui rayonnaient dans sa trace comme l'ardente chevelure des comètes. Puis, au zénith, le signe se fixa, ainsi qu'à Bethléem, jadis, au-dessus d'une ville sainte, illustrant la Rome franque du sceau d'une mystérieuse prédestinée. Et les mages advènes s'arrêtèrent, adorant le berceau symbolique du futur Salvator.

Notre esprit, encore imprégné des vapeurs du Léthé, flottait au-dessus et au delà de son enveloppe, dans une sphère inférieure d'incohérences et de phantasmes. Par la nuit qui obscurcit notre vision, cette fulgence d'or éclata devant nous comme un phare salutaire, dont chaque radiance éclairait nos

ténèbres de prismes mirifiques ; et, nostalgiques, nos yeux se souvinrent du jour des jours.

Mais, pleins de sommeil et d'ombres, tout d'abord éblouis par tant de gloire, ils demeurèrent torpides, longtemps sans regards. Et de l'extase abstruse où nous étions plongés, ce ne fut que par nos accessions graduelles que nous pûmes atteindre l'azur et planer dans l'éther sur l'abyssique inconnu de la veille.

D'aucuns, même de ceux qui savent, éprouveront quelque surprise à cet initiament un peu bien brusque pour un profane endurci. Il est, de ces profanes plus élevés dans l'abdition des choses que bien des initiés. Mais nous étions seulement dans un état d'âme relatif, par certains rapports, à celui d'un homme dont le cristallin est voilé par la cataracte et qui se rappelle vaguement comme avoir rêvé d'une lueur que la suffusion l'empêche de percevoir. Qu'un habile oculiste lui rende la vue, l'aveugle se remembre, se reconnaît et se retrouve. Ainsi l'œuvre de Jounet nous rendit à la vie première, à la réalité des choses sues, mais désapprises et non pas oubliées.

Cependant, et aujourd'hui surtout, peu se développent dans cette atmosphère inconsciemment initiatique où nous vécûmes. A notre époque de sensation matérielle, l'esprit s'obscurcit, principalement dans le tumulte babylonien des villes. Toutefois, il est heureusement, de par le monde, des incarnés à l'existence immatérielle qui n'est qu'une longue suite d'entraînement vers les causes finales. Dans la paix et la sérénité des champs se rencontrent parfois des rustres en possession de l'art notoire. Parmi ceux-là



tous n'atteignent pas le suprême degré, mais la plupart savent lire quelque page du grand livre sacré de la nature, car la solitude et le silence ont une voix, parlent une langue insonore, mais intuitive aux contemplatifs qui n'arrivent pas jusqu'aux sabbats urbains. N'est-ce pas à cette école rustique que l'astrologue Ely Star reçut ses premières leçons ? Que fallut-il ensuite pour qu'il franchît les degrés et brûlât les étapes de l'occulte ? Les œuvres d'Eliphas Lévy ! Et combien d'autres sont comme lui, sans humilier personne par des comparaisons ! Pasteurs végétatifs, contadins agrestes émergent sans le savoir de leur écorce humaine et l'exaltent. Combien il en est qui déterminent le pneuma des adeptes, qui ne sont pas initiés selon la lettre, mais qui le sont réellement quant à l'esprit.

Agents divins de l'éternelle Sophie, créés pour l'œuvre du salut, ils emploient empiriquement les forces de l'arcane, sans posséder la clef des palimpsestes mystérieux. Mais le bien est si près du mal, ils se ressemblent tellement parfois, que le magistère devient difficile et surtout dangereux. Et il arrive que, par les intermédiaires incomplets, le grand art dévie de ses fins, que les malheureux d'esprit s'égarent dans l'exercice et marchent à l'encontre de la sagesse ; alors descend jusqu'à nous du saint Plérôme, à travers les altitudes empyrées, un éon servateur, qui vient comme un pilote au secours des naufragés de la puissance.

Et voilà comment, en notre époque troublée, dont l'air est pesant et malsain, Albert Jounet, dans le rayonnement du symbole stellifère, nous apparaît comme un Verbe supérieur.

I

Réconcilier la *foi* avec la raison, *scientifier* la religion, *sanctifier* la science : tel paraît le but que s'est proposé Albert Jounet.

Et n'est-ce pas de la communion de ces dissidences que sortiraient de grandes et belles choses ? Il serait temps, en effet, de mettre un terme aux divagations des uns et aux témérités des autres, par cette conjonction. La science, d'un côté, avec les exhumations préhistoriques, la philosophie, de l'autre, avec les fouilles ésotériques, finiront fatalement par se rencontrer sur la route de l'investigation et par se souder intimement. Il nous serait facile d'apporter à l'appui de nos dires quelques arguments neufs, communs à l'ésotérisme et à la préhistoire, et à l'aide desquels, sans doute, pourrait s'opérer le contact.

A notre sens, il n'est pas généreux de dire : *Ceci tuera Cela*, et de trancher la difficulté sans preuves, au lieu de dire : *Unissons nos efforts*, *Ceci peut compléter Cela*, qui serait, dans une certaine mesure, la devise de Jounet.

Il fut un temps, et ce temps remonte aux premiers âges du monde, où l'humanité, plus rapprochée de son origine, pouvait professer la vérité absolue, si la légende est vraie. De cette époque date la tradition, que les générations successives ont transportée sur les divers points du globe, en les adaptant aux circonstances et aux milieux où elles vécurent. Jusqu'à ce jour, cette opinion absolument improuvée demeurait spéculative. Mais maintenant, grâce aux savantes

découvertes des archéologues et des paléontologistes, elle est entrée dans la voie positive du fait, confirmée par la science. Les premiers hommes connus de la préhistoire — leurs traces le prouvent — avaient une croyance, un culte représenté par des symboles, qui comprenaient la science et la foi.

Ce qui frappe le plus dans les symboles, c'est précisément l'identité qu'on rencontre en eux avec les symboles ésotériques des autres âges. Nous ignorons si Albert Jounet en a jamais fait la remarque, et il nous est permis d'en douter, car nous n'avons rien vu encore dans l'occultisme qui l'indique ; mais toutes les figures hiératiques de l'âge de pierre, du bronze et du fer sont les aïeules des emblèmes de Zoroastre, de l'École d'Alexandrie et des multiples branches des gnoticismes ultérieurs. On peut, sans manquer de sagesse, supposer que la pureté primitive des signes fut altérée par la suite et revêtit le caractère absurde de la superstition.

Pour ne prendre un point de comparaison qu'aux gnostiques, d'où découlent, à peu près, les principales figures employées par l'occulte, nous rencontrons : Le *Cercle*, le *Triangle*, la *Croix*. De ces trois formules combinées naissent toutes les autres ; elles sont fondamentales.

Eh bien ! nous nous étonnons de ne voir indiquées nulle part les sources initiales de cette écriture scientifico-religieuse. Dans la superbe étude sur les Pentacles, publiée dans les premiers numéros de *l'Étoile*, nous aurions aimé voir traiter cette science sacrée par la magistrale plume d'Albert Jounet.

L'occasion s'offrait belle à lui de prouver, des origines aux fins, que l'ésotérisme est le thalame où doivent se fondre en un seul tous les cultes, de la palingénésie desquels devra surgir le vrai culte, le culte du vrai, selon la *fatidique promesse*.

Synthétiser toutes les croyances en la croyance première dont les autres semblent dériver, n'est-ce pas la mission qu'il poursuit ? Rien n'était plus simple et plus facile, aujourd'hui que la préhistoire a déchiré les voiles des commencements.

Dans les temps les plus reculés qu'ait fouis la science, l'homme gravait déjà sur la pierre, le bronze ou le fer, l'écriture talismanique. On trouve aussi haut et aussi loin qu'on enfonce le *cercle*, le *triangle*, la *croix*.

Le cercle, par sa structure particulière, représentait l'Éternité, parce qu'il n'a ni commencement ni fin. Aussi bien pouvait-il signifier *Dieu*, qui renferme en lui l'alpha et l'oméga pour tous les croyants.

La théorie des *éons* sortant de *on* paraît également avoir été traduite par des cercles concentriques rayonnant les uns au-dessus des autres, comme émanation du point ou du cercle central : le *on* créateur.

Autour du cercle central, les cercles, en se développant de un jusqu'à sept — ainsi qu'on en rencontre assez — prouvent que la science des nombres et de leur valeur sacrée était familière à la prime humanité.

Le triangle simple, figure du ternaire, établit de même la croyance originelle en la Trinité, qu'ont con-

servée les divers cultes. Les plus fréquents de ces triangles que nous offrent les récentes découvertes, sont composés d'une ligne coupant obliquement une série de droites parallèles. Dans certains cas aussi, les droites parallèles sont verticales ou horizontales et alors coupées obliquement par les deux côtés supérieurs du triangle ; ou bien les droites horizontales formant à elles seules le triangle sont des espèces de pyramides où les côtés ne sont point tracés.

Au surplus, le mystère se complique, parce qu'il faudrait pénétrer, avec les triangles emboîtés les uns dans les autres comme les chevrons militaires. Il existe encore des triangles en pointillé et des triangles associés formant l'Étoile à six rayons.

Mais ce qui est d'un grand poids dans le christianisme ésotérique enseigné par Jounet, c'est la préexistance de la croix, non seulement au christianisme, mais encore aux mystères les plus anciens. Aux premières années de l'humanité, elle existe avec sa signification rédemptrice, et elle est la plus grande preuve du christianisme ésotérique annoncé par sa revue *l'Étoile*.

Employée fréquemment dans les sépultures primitives, comme elle l'est d'ailleurs encore de nos jours, elle témoignait d'une croyance quelconque à la vie future et à un rachat.

D'aucuns, plus experts que nous en cette fluidique matière, retrouveraient dans plusieurs des croix préhistoriques, portant, au point d'intersection, des cercles développés les uns sur les autres en forme de rose, l'emblème de la *Rose-Croix*.

Sans nous attarder à d'autres considérations, que de plus habiles que nous pourront relever et compléter, nous ne retiendrons de ces nombreux simulacres que deux faits essentiels : c'est qu'on ne trouve aucun symbole idolâtrique dès le début de l'humanité. Cela démontrerait que, par une certaine intuition, les races primitives savaient l'histoire messianique, qu'elles formulaient déjà par la Croix, symbole de l'humanité crucifié sur le globe coupé par *l'équateur et la ligne des pôles !*

L'association de la religion à la science était donc la base des plus antiques croyances formulées géométriquement. Qui pourrait dès lors taxer de chimère ou d'utopie l'œuvre entreprise par Albert Jounet.

La mission de la créature n'était-elle pas de parcourir un cercle et de se retrouver un jour à son point de départ ? Donc, rien de plus naturel d'entrevoir déjà, au moment où le cercle va se refermer en lui-même, la croyance-mère où toutes ses filles seraient en voie de s'unir pour redevenir *une*.

Ce serait le sommet du beau, le *culmen !*

*
* *

En supposant que les ésotéristes n'aient puisé leur opinion que chez les gnostiques, qui résumaient les connaissances religieuses de tous les peuples, il faut admettre qu'il ont exécuté l'anatomie parfaite de la science sacrée de ces déjà lointains occultistes.

Pour atteindre cette conception élevée au-dessus du vulgaire, Albert Jounet, l'initiateur de la nouvelle doctrine, a dû traverser toutes les phases du doute,

avant de croire. Et cela parce qu'il a remonté des effets à la cause, au lieu de descendre de la cause aux effets. Pour celui qui se serait livré préalablement à l'étude du préhistorique, la voie à parcourir était plus brève et plus droite, et présentait moins de dangers, dangers que Jounet a vaincus d'ailleurs avec une souveraine maîtrise, car l'adepte a exploré tous les mythes et tous les systèmes religieux pour sonder leur vanité particulariste. Il a fini par trouver la religion *une* dans les religions *multiples*, produits altérés de la révélation première. Parcourir la circonférence de l'esprit humain, remonter au centre du cercle en suivant tous les rayons qui y conduisent, voilà le résumé de la carrière et de l'œuvre admirable de l'Hiérophante.

Albert Jounet a résolu le problème par *l'esprit inspiré*, comme la science l'a résolu par la *matière testimoniale*.

Sans crainte d'errer et de faire perdre pieds à autrui, on peut déclarer que l'histoire de toutes les croyances est l'histoire d'une seule croyance. Modifiée selon les temps et les milieux, elle a revêtu des aspects divers, mais le fond est universellement le même : *une cause hypothétique et des effets*. En somme, la foi avait exactement la même définition d'une loi de physique, dont la religion semblait la formule.

Tous les peuples, poussés par une inconsciente logique ou par une sensation supérieurement scientifique, ont révéré la cause première. Les nombreux symboles de toutes les confessions ne furent d'abord

que des sortes de théorèmes de la vérité positive, avant de devenir les fétiches d'une idolâtrie spéculative.

Chaque culte cache donc, sous des apparences différentes, une unité absolue, dont l'ignorance successive a fait autant de diversités contradictoires et ennemies. Pour autrement dire, la signification a effacé la chose signifiée, la lettre a remplacé l'esprit. Et nous voyons le Christ reprocher justement aux rabbins de son temps la servilité littérale des textes, au lieu de l'observation spirituelle. Toutes les mythologies qui se sont disputé la prééminence en se battant avec des mots qui signifiaient la même chose, et auxquels on assignait un sens différent, expliquent l'étrange confusion, le chaos des croyances où aboutit l'ignorance ésotérique des symboles.

Toutes les religions n'exprimaient qu'une seule pensée commune. Le paganisme romain, qui fut détrôné par le christianisme hébraïque, cachait au fond de ses dogmes la même théorie qu'enseignait son compétiteur et vainqueur. Mais ésotériques au moment de la lutte, les païens capitulèrent devant la nouvelle divinité qu'ils supposèrent supérieure à celle de leur foi. Ils avaient perdu la clef de l'énigme.

Au fond, les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Dominations, les Trônes, les Chérubins, les Séraphins, etc., sous les ordres de Jéhovah, sont-ils autre chose, en effet, que les divinités de l'Olympe commandées par Jupiter? Les mots seuls ont fait des distinctions, apparemment irréductibles, mais aucune confusion ne devait régner ou paraissait ne pouvoir s'établir.

Une comparaison fera mieux comprendre la similitude de ces différences apparentes.

Les différents peuples ont une religion extérieurement différente les uns des autres, comme ils ont un langage au premier abord incompatible entre eux. Cependant les mêmes choses sont désignées par d'autres mots, sans que ces choses ne changent pas la variété des désignations. Il en est de même des religions qui occultent une même divinité sous des dehors aussi divers qu'apparemment opposés. Mais, de même que les linguistes parviennent de plus en plus à établir la parenté, la communauté d'origine des langues les plus dissemblables, les mythographes reconstituent l'unité des croyances, au milieu de toutes les diversités.

En comparant un culte à un autre, on trouve, évidemment, les mêmes figures, à peine modifiées par des expressions qui, le plus souvent, ne sont que l'altération successive les unes des autres. Après le constat, rien de plus naturel que conclure à une seule croyance primitive.

Albert Jounet, avec sa vue d'aigle, a percé les ténèbres denses et, avec une précision mathématique, en a donné la formule exacte dans ses nombreux travaux.

Une preuve, qui rappelle presque la démonstration par l'absurde, se trouve chez les sauvages contemporains !

Par exemple, les Aléoutes de la côte nord-ouest de l'Amérique, dont les coutumes, l'industrie, les cultes, la manière de vivre sont au même niveau des

populations préhistoriques de l'âge du renne. Ces malheureuses peuplades ont une croyance qui tient de la théorie évolutive, du système de Pythagore et des révélations spirites.

Albert Jounet, qui s'empare de l'idée d'évolution pour lui restituer sa véritable figure spirituelle, combat le matérialisme moderne pour mieux reconnaître les analogies indiscutables de leur culte avec le culte ésotérique qu'il nous prêcha.

En admettant que l'humanité déchue a passé par toutes les phases telluriques, dont l'humanité est le summum matériel, il n'est pas d'une opinion dissemblable à celle des sauvages aléoutes. C'est presque la pensée du Darwin sanctifié par la croyance à un principe conscient.

Les Aléoutes reconnaissent le bien et le mal. Dans leurs convictions, l'individu passe, après la mort, par une série d'existences, où il se trouve en rapport avec des esprits de plus en plus rapprochés de la perfection, si sa vie actuelle a été bien remplie. Il suit, au contraire, une progression descendante et tombe dans des mondes de plus en plus imparfaits, s'il a commis des crimes et mal vécu.

Cette métempsychose renferme en elle-même l'évolution et l'involution occultistes. Elle suppose l'acheminement gendral de la matière cosmique à sa perfection ou de son retour en arrière, en cas de méfaits, d'où elle devra remonter jusqu'à sa sanctification.

Nous devons ajouter ce fait qui rapproche beaucoup leurs croyances des peuples préhistoriques : ils re-

poussent les idoles. La seule idolâtrie qu'on pourrait leur reprocher est le culte du soleil et de la lune, qu'ils adorent, en se réunissant soir et matin sur des éminences pour les saluer. Mais l'explication qu'ils donnent est une véritable révélation de l'Androgyne Edenal. Ils disent que le soleil et la lune sont le frère et la sœur, représentant, la lune le principe mâle, le soleil le principe femelle. Ces malheureux devinrent incestueux et furent séparés dans l'immensité, où ils cherchent et aspirent à se rencontrer et à se rejoindre. N'est-ce pas là le duel sexuel à la recherche de son complémentaire ?

Dans leur ignorance, ces sauvages sont donc plus rapprochés de la vérité possible que les plus civilisées des nations ; et l'ésotérisme trouverait en leurs opinions un puissant auxiliaire.

Malgré ces évidences, il existe une École qui s'appelle *Théosophique*, nous ne savons trop pourquoi, si les mots ont une certaine valeur, car cette École met la divinité à toutes les sauces, parfois en la niant. Cette espèce de religion trompe-l'œil, dans laquelle se sont fourvoyés de hautes intelligences, est pourfendue chevaleresquement par Albert Jounet, qui réfute en elle le néo-bouddhisme.

Il faut voir quel tact, quelle science, quel exquisivisme il déploie pour convaincre ses adversaires, pour ainsi dire pétrifiés dans leur système.

Dans un livre qu'il prépare, et qu'il intitulera probablement *Lumière*, Albert Jounet aborde le débat avec une sérénité souveraine. Quelques chapitres, déjà publiés dans des Revues diverses, permettent

d'apprécier quelle immense force dialectique est recouverte par tant de grâce littéraire. Ce livre, qui s'annonce pour être le triomphe de la théorie de Jounet, terrasserait les arguties sophistiques de la théosophie bouddhiste.

Après avoir jeté un regard d'ensemble sur l'œuvre d'Albert Jounet, il nous est permis de supputer sa victoire sur ses adversaires religieux, lesquels semblent partir d'un point très erroné. En effet, est-il si absolu qu'on le prétend chez les néo-bouddhistes, que les livres de Védas enseignent ou occultent l'inconscience créatrice ?

Le plus ancien culte des argens, qui vient des temps védiques, a toujours été confus, ce qui établit dès l'abord une grande présomption en faveur du spiritualisme védique. Il serait curieux de savoir comment les néo-bouddhistes justifieraient leurs prétentions si on leur opposait seulement cette contradiction.

Dans les *Rigréda*, on trouve clairement exposée la doctrine spiritualiste, la croyance en une divinité béatrice : Agni. « La mort, y est-il dit, est la séparation de *l'âme* d'avec le corps, celui-ci retourne dans le grand Tout, l'atwa, c'est-à-dire dans les cinq éléments. L'âme est accueillie par *Agni*, qui lui forme un corps plus sublime. »

Dans un hymne à *Agni*, le Dieu est invoqué sous le nom de Jâta-Védas, c'est-à-dire le père de Védas. On le prie de traiter le mort avec grands égards, de l'entourer avec les *Pitris* (les anciens), de le laisser au pouvoir des dieux. Puis, s'adressant au mort, l'hymne continue à peu près dans ces termes : « Que

l'œil aille dans le soleil, le souffle dans les vents; donne au ciel et à la terre ce que tu leur dois; aux eaux, aux plantes les parties de ton corps qui leur appartiennent. »

Jusque-là, si on pouvait prouver que *Agni* n'est pas un Dieu réel et conscient, la restitution physique du corps aux divers éléments aurait toutes les apparences du matérialisme le plus absolu, le plus mathématique.

Mais écoutons la fin de l'hymne :

« Cependant, Jâta-Védas, il est de son être une partie immortelle qu'il faut échauffer de tes rayons, enflammer de tes feux. Transporte-le au sein des hommes pieux, fais-le descendre ensuite parmi les *Pitris*, qu'il vienne au milieu de nos invocations, qu'il prenne une dépouille mortelle à Jâta-Védas, qu'il s'unisse à un corps. »

Ce paragraphe prouve non seulement la croyance des Védas au spiritualisme et à la divinité, mais la réincarnation successive des âmes après un temps indéterminé d'épreuves, ainsi que l'enseigne Jounet dans son *Christianisme ésotérique*.

Nous en sommes sincèrement à nous demander comment la vaillante et pieuse comtesse d'Adhémar n'a pu, dans sa *Revue théosophique*, concilier les traditions orientales avec les traditions occidentales, et comment les néo-bouddhistes ont pu jeter tant de confusion parmi des choses aussi peu confuses!

En synthétisant toutes les émanations du Védisme qui se sont érigées en systèmes spiritualistes, on peut carrément affirmer que les dogmes assez flottants des

Védas n'ont et n'avaient rien de si positivement matérialiste, puisque des sectes en sont sorties avec des spéculations spirituelles, qui sont les meilleures réponses à opposer à la solution hermaphrodite de la revue anglaise *Théosophist* !

En constatant l'immense supériorité de Jounet sur ses antagonistes, on est pénétré de la délicatesse qu'il apporte à se la faire pardonner. Cet humanitaire n'est qu'un continuel élan d'amour vers son semblable, qu'il veut guérir sans le blesser.

Aimer son prochain comme il l'aime, est la vertu la plus difficile à pratiquer souvent dans le monde des occultistes, où s'accomplissent parfois les plus sombres tragédies morales. Un adepte du suprême degré, tel qu'il l'est, lui-même, peut expliquer comment aimer son prochain est en quelque sorte s'aimer soi-même.

Nous essaierons par une image de simplifier ce théorème un peu confus :

L'humanité représente un corps dont chaque individualité est un membre exactement animé : les bras, les jambes, etc., de l'homme font intimement partie de son corps. Si le bras, la jambe, etc., sont atteints d'une maladie cruelle et malfaisante au point de compromettre l'existence collective du corps, l'homme sera-t-il assez insensé de nuire à son membre malade, de l'accabler, de se venger sur lui des souffrances qu'il lui cause ? Non, certainement. Le premier désir de l'homme sera de procurer au membre malade les soins qu'il réclame et de le guérir. Voilà pourquoi l'homme doit veiller au bien-être de son semblable qui appartient au grand corps de l'humanité, comme il veille

aux soins qu'exigent tous ses membres personnels, parce qu'ils font partie intégrante de son individualité.

De ce point de vue, éminemment élevé, Albert Jounet rayonne dans le socialisme le plus pur et le plus large. *L'Étoile*, qui fut son verbe, le verbe de ses frères en croyance, prêcha cet amour qui débordait de leur cœur et de leurs lèvres. Il brille encore à l'horizon des futurs âges comme un soleil de Justice. Quel socialisme que le sien, quelle amplitude ne revêt-il pas au milieu des conceptions rares et puériles des autres socialismes sectaires. C'est à un immense banquet fraternel qu'il semble convier l'humanité dans un écroulement soudain de frontières. L'amour a-t-il donc une patrie !

En cela Albert Jounet se dit dans le christianisme le plus traditionnel, dans le catholicisme le plus littéral.

Le propre de la religion chrétienne fut la fraternité des hommes, et non la trace sanglante que l'Église imprima le long de l'histoire de l'humanité : Jésus, le socialiste de l'époque, l'iconoclaste de son temps, avait dit : *Aimez-vous les uns les autres*. Le catholicisme, par sa propagande de son étymologie grecque, visa particulièrement à universaliser son dogme, ce qui était une manière d'imposer sa volonté aux autres. Le christianisme seul eut la prétention de vouloir être une *religion universelle*, ce qui en fit une religion dogmatique à l'excès. Faire de tous les hommes des chrétiens, c'était fusionner les races, c'était faire de l'internationalisme, et non des inquisitions matérielles et morales.

Il est extraordinaire et absolument incompréhen-

sible de voir des dignitaires de l'Église, oints et sacrés pour prêcher l'union, se montrer, malgré l'esprit de leurs croyances, d'un chauvinisme révoltant, mettant la guerre où ils avaient la mission d'apporter la paix. Et n'avons-nous pas vu, on peut dire, naguère le grand procès de l'Internationale jugé dans un pays chrétien par les sentences les plus arbitraires ? Que signifient toutes ces contradictions ? Que signifient toutes ces barrières qui divisent les peuples quand tout devrait les unir ?

Comprenez-vous des chrétiens, liés par les sentiments moraux les plus puissants, armés les uns contre les autres, s'entretuant pour le compte de monarques qui se disent également les uns contre les autres les élus de Dieu ; de ce Dieu qui devrait être l'amour et dont ils font la haine ! Si les despotes sont un obstacle à la fraternité des peuples, à l'expansion humaine, les chrétiens, loin de s'allier à eux, doivent pousser à leur suppression et à ce qu'on proclame leur déchéance. Alors la République avancée, le socialisme et la religion séparés seulement par une faible nuance, se rencontreront et se souderont pour jamais.

Cette nuance, Albert Jounet vient de la faire disparaître. Il ne veut pas équivoquer.

Honneur donc à ces réformateurs, aux vrais missionnaires évangéliques, aux véritables apôtres du vrai, qui unissent tandis que les autres séparent, qui poussent à la concorde pendant que les autres poussent à la discorde.

Ils sont les phares de l'avenir.

ÉTIENNE BELLOT.

FEUILLES MAÇONNIQUES

PETITES QUESTIONS D'HISTOIRE

(*Suite.*)

Cette « autre maçonnerie » se comprend mieux, quand on sait que son principal fondateur, le Révérend Dr. J.-T. Désaguliers, protestant né en France, membre de la Société royale de Londres et chapelain du duc de Chandos, *puis du prince de Galles* (*futur Georges II*), fut un ami personnel de Georges Ier de Hanovre qui, quoique ne connaissant ni la langue ni les usages de l'Angleterre, avait été appelé, en 1714, à y remplacer la reine Anne sur le trône des Stuarts (1).

Tout devient encore plus limpide, lorsque, dans *History of Freemasonry* du fr.·. J.-G. Findel, on lit le passage suivant : « Comme réfugié français, Désaguliers était naturellement un protestant zélé, et ce fait doit avoir influé sur lui pour lui faire faire des altérations au Rituel de la maçonnerie (dont plusieurs changements sont postérieurs au renou-

(1) Désaguliers naquit le 12 mars 1683 à La Rochelle ; mort le 29 février 1744.

vellement de 1717), dans le but de dépouiller ce Rituel *de quelques vieux restes de romanisme* (1). »

En 1721, un certain fr.·. André-Michel de Ramsay, chevalier de l'Ordre de Saint-Lazare, dont le Régent était Grand-Maître (2), fait son apparition à l'horizon maçonnique, dans un temps où la maçonnerie pouvait être désireuse de paraître n'avoir pas participé à la construction du Temple financier de l'Ecossais Law, baptisé quelques années auparavant par l'abbé de Tencin, lequel, précisément, en 1721, se trouvait depuis près d'un an à Rome, entre le Saint-Siège et Jacques III (3).

Ce Ramsay, que certains écrivains facétieux ont fait descendre d'un boulanger des Basses-Terres d'Ecosse, était un des rejetons d'une ancienne famille écossaise qui avait reçu de Jacques I[er] une pairie anglaise, avec le titre de baron de Kingston (4). Né le 9 janvier 1686 à Ayr, et ayant fait son éducation à Edimbourg, il avait été appelé à l'Université de Saint-André pour y servir de précepteur à un fils du comte de Wemyss (5). Ceci se passait en 1705. Après cela — s'il faut en croire le fr.·. Gould qui ne fournit

---

(1) *History of Freemasonry*, par le fr.·. Findel, p. 137. (Voir aussi *Masonic Eclectic*, vol. I, p. 4.)

(2) Suivant Gould, Ramsay aurait, un peu après la mort de Fénelon, gagné l'amitié du Régent (vol. III, p. 80).

(3) Observer que le petit-fils de Law, le marquis de Lauriston, maréchal et pair de France en 1816, après avoir été comte et général sous l'Empire, fut second grand-maître adjoint de l'Ordre maçonnique français sous la Restauration.

(4) Voir la *Nouvelle Biographie générale* du docteur Hoefer.

(5) Le fils du comte de Wemyss devint comte de Wemyss à son tour et fut Grand-Maître de la Grande-Loge d'Ecosse en 1743 (Voir les *Masonic Calendars*).

aucune pièce militaire de Ramsay — celui-ci aurait fait campagne en Hollande, sous les ordres de Marlborough, contre les Français, et par conséquent contre le Prétendant et les Jacobites qui étaient avec eux (1). Ce qui est plus certain, c'est qu'en Hollande, où il était effectivement allé, il avait fait la connaissance du célèbre Pierre Poiret, lequel l'avait initié à son mysticisme, et qu'en 1709, s'étant rendu à Cambrai, il n'avait pas tardé à être converti au catholicisme par l'archevêque Fénelon, à qui Poiret l'avait recommandé, et qui, d'ailleurs, devait bien connaître la famille des Ramsay (2).

Initié par Fénelon lui-même au secret d'une « revanche templière » convenant très bien aux Stuarts déchus, aux jésuites bannis du Royaume britannique et aux catholiques romains persécutés dans cet Etat, le fr.·. Ramsay, — qui, avant 1715, avait été en contact avec les Derwentwater, les duc de Perth, les Hamilton, les duc de Bouillon, les Jacques III et autres grands personnages jacobites, plus ou moins liés avec Fénelon et ornant le Mont d'Hérodom de Saint-Germain-en-Laye, — trouve donc, en 1721, qu'il est temps de fonder à Dunkerque la *Loge Amitié et Fraternité*, comme s'il n'y

---

(1) *History of Freemasonry*, par le fr.·. R. F. Gould, 1884, t. III, p. 80.

(2) Ramsay était le descendant direct d'un Ramsay qui, en 1582, de connivence avec l'archevêque de Glascow, un ambassadeur espagnol et un M. de Salignac de La Mothe-Fénelon, ancêtre direct de Mgr de Cambrai et ambassadeur de France en Ecosse, avait conspiré dans le but de délivrer Marie Stuart, alors en prison.

avait jamais eu d'autres Loges de maçons en France auparavant (1).

A ce sujet, le fr.·. Clavel s'exprime ainsi : « La première loge dont l'établissement en France soit historiquement prouvé *est celle que la Grande-Loge de Londres institua à Dunkerque, en 1721*, sous le titre de l'*Amitié et la Fraternité* (2)... » D'où il faut conclure qu'en paraissant à Dunkerque le 13 octobre 1721 — je précise — le fr.·. Ramsay, devenu ami du Régent et précepteur d'un des fils du duc de Bouillon, était parfaitement le fondé de pouvoirs de la *Grande-Loge* dite *de Londres ;* et ceci est pour le moins très singulier, si l'on songe au catholicisme de Ramsay et à l'anti-romanisme maçonnique de Désaguliers.

Quoi qu'il en soit, le choix de Dunkerque pour la fondation d'une « première loge » en France est d'autant plus digne d'être observé que le f.·. Ramsay n'ignorait certainement pas que, dans le Traité du 24 janvier 1717, précédant de quelques semaines la fondation de la « nouvelle maçonnerie » de Désaguliers, le Régent avait accepté la démolition du port militaire de cette place.

Après cela — le Régent et le cardinal Dubois étant morts, Louis XV changeant de maîtres et une politique française nouvelle prenant naissance — Ram-

---

(1) Cette loge existe encore et se flatte d'avoir eu Ramsay pour fondateur.

(2) *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, par le fr.·. Clavel, p. 108. Quelques auteurs ont dit que cette loge n'avait été fondée qu'en 1756, mais il est prouvé que cette date est simplement celle de la reconstitution de ladite loge.

say se rend en 1724 à Rome, soi-disant pour y être l'éducateur du fils de Jacques III, mais en réalité (car Charles-Edouard, né le 31 décembre 1720, n'a que trois ans et demi) pour y recevoir, sinon un complément d'initiation, au moins des instructions particulières du Prétendant et de son Conseil, dont les principaux membres étaient alors le colonel John Hay comte d'Inverness, son frère le lord Kinnoul, et son beau-frère Jacques Murray, surnommé comte de Dunbar (1).

Une autre conspiration va commencer : le vicomte de Bolingbroke, neveu par alliance de Mme de Maintenon, vient de retourner à Londres, et, avec l'argent qu'il a récolté dans l'entourage du Régent, du duc d'Antin et les jolies affaires du cher Law, il vient de s'assurer, à tant par mois, les services de Mme Von Schulenberg, duchesse de Kendal et maîtresse du roi Georges Ier, l'ami et protecteur du fr.·. Désaguliers (2).

*
* *

Juste à ce moment, le fils du marquis de Wharton, le jeune Philippe, créé duc de Northumberland en no-

(1) Une chose bien curieuse à signaler, c'est que, précisément, en 1724, le comte et la comtesse d'Inverness avaient été aussi choisis par Jacques III pour être les précepteurs de son fils. Ce choix fut d'ailleurs une cause de brouille entre Jacques III et sa femme. J'observe aussi que le Prétendant habitait Rome depuis 1718, et qu'un autre complot en sa faveur avait eu lieu en Angleterre en 1722, auquel avaient participé le fr.·. duc de Norfolk, le lord Orrery, le duc d'Ormond, le général Dillon, etc., ainsi que l'évêque anglican Atterbury, qui, dès son arrivée à Rome, fit partie du Conseil du Prétendant.

(2) Bollingbroke avait épousé Mme de Villette, nièce de Mme de Maintenon, et parente de Voltaire.



vembre 1716 par le Prétendant, puis duc de Wharton en janvier 1718 par Georges Ier, et qui sortait d'être grand-maître de la *Grande-Loge de Londres* dite *d'Angleterre*, se rappelle tout à coup que ses grands-parents, cinquante ans auparavant, étaient au mieux avec la maçonnerie du chev.·. Elias Ashmole, quitte définitivement son pays, se fait catholique et se rend à Rome auprès de Jacques III (1).

A ce moment aussi, le *Daily Post* de Londres (numéro du 3 septembre 1724) publie une annonce allégorique dont il n'est vraiment pas difficile de trouver la clef. Ce journal fait savoir à ceux de ses lecteurs s'intéressant aux choses recouvertes d'un voile, que « le *vrai*, *noble et ancien ordre des Gormogons*, institué par Chin-Quaw-Kypo, premier empereur de Chine (suivant leur histoire), et dont le grand philosophe Confucius était l'Œcumenical Volgee, *a été dernièrement importé en Angleterre par un mandarin*. Ce mandarin ayant admis plusieurs gentilshommes d'honneur dans le mystère de cet ordre très illustre, eux et lui *ont décidé de tenir un chapitre à Castle Tavern*, dans *Fleet street*, à la requête particulière de plusieurs personnes de qualité. Le public est informé qu'il n'y aura pas d'épée tirée à la porte, ni

---

(1) Le jeune duc de Wharton avait été à Paris vers la fin de 1716. Il avait été alors très assidu chez le lord Stair, ambassadeur anglais à Paris, et avait fait la connaissance de beaucoup de chevaliers de Saint-André ; créé duc de Northumberland par le Prétendant, il eut accès auprès de la veuve de Jacques II qui lui prêta 50.000 francs. Après cela, il était retourné à Londres, où il était bientôt devenu grand-maître de la Grande-Loge.

d'échelle dans la chambre noire, et qu'aucun maçon ne sera reçu comme membre tant qu'il n'aura pas renoncé à son ORDRE NOUVEAU et n'aura pas été proprement dégradé. — N. B. — Le grand mogol, le czar de Moscovie, et le prince Tochmas, sont entrés dans cette honorable société; mais son accès a été refusé au rebelle Meriweys, à sa grande mortification. *Le mandarin se rendra prochainement à Rome, ayant pour commission particulière de faire présent de cet ordre ancien à Sa Sainteté, et l'on pense que le sacré Collège des cardinaux tout entier se fera Gormogon.* Avis sera donné dans *la Gazette*, le jour où le chapitre sera tenu (1)... »

Le *Weekly Journal* et le *Saturday Post* du 17 octobre suivant assurent que « beaucoup de maçons éminents se sont eux-mêmes dégradés et sont entrés dans l'*ordre des Gormogons* ». Un pamphlet paru à Londres en 1725, sous le titre *The Grand mistery of the Free-Masons discovered*, etc., s'étend davantage sur le prétendu ordre en question, et ceux qui savent lire un peu entre les lignes voient très bien ce dont il s'agit, quand il est question de *moderne* et d'*ancien*, de *prétendant* et de *Gormogons gradués* (2).

(1) Toute cette fiction, parfaitement imaginée, reposait sur des vérités, et ceux qui connaissaient les événements arrivés en Perse en 1722 pouvaient immédiatement, par le moyen de comparaisons, découvrir les vrais noms des personnages mis en cause sous des faux noms. On sait que la révolte du prince de Candahar et de son fils Meriweys avait eu la religion pour prétexte.

(2) Je me propose de traduire complètement le pamphlet en question, à l'effet de le faire connaître aux lecteurs de l'*Initiation*.



Ne tombons pas dans la faute de certains écrivains qui — à l'instar d'Heckethorn dans *The Secret societies* — ont eu la naïveté de présenter l'*ordre des Gormogons* comme un ordre authentique, et qui n'ont pas vu, dans les articles ou pamphlets allégoriques parus en 1724-1725, le langage persifleur du *parti maçonnique anglais* s'attaquant au *parti maçonnique écossais* et employant, pour ce faire, sinon le style des *Lettres persanes*, au moins le genre facétieux des *Mémoires secrets de la cour de Perse* et les procédés littéraires de Voltaire, alors très connus à Londres.

Retenons simplement ceci : c'est que, pour le fr.·. Findel, le *mandarin* qui est allé en Angleterre est un « *Jésuite missionnaire*, et *la Chine* n'est pas autre chose que *Rome*. « Il est plus que probable, ajoute-t-il, que le célèbre Ramsay, l'inventeur des soi-disant hauts degrés et l'un des adhérents des Stuarts, a quelque chose à faire dans cette question (1). » Quant au fr.·. Kloss, qui a étudié à fond toute l'affaire, il n'hésite pas : pour lui, le *mandarin*, c'est Ramsay (2).

Or le *Plain Dealer* du 14 septembre 1724 contient une prétendue lettre d'un prétendu mandarin de Rome à un autre de Londres, et dans laquelle il est parlé de la cour du jeune Sophy, en Perse. « *Votre présence*, dit le soi-disant premier mandarin au second, *est attendue à Rome. Sa Sainteté aime beau-*

(1) *History of Freemasonry*, par le fr.·. Findel.
(2) *Gesch. der Freim. in England, Irland und Schottland* (1685-1784), Kloss.

coup notre ordre et les cardinaux ont une émulation à s'y distinguer »...

Le jeune Sophy est évidemment le jeune prince Charles-Edouard, fils du Prétendant (1), et si le mandarin qui est à Rome est Ramsay, il me paraît clair que le mandarin qui est à Londres est le duc de Wharton, grand-maître sortant de la *Grande-Loge de Londres* dite *d'Angleterre*. Ce qui me donne à croire cela, c'est que, dans *British Journal* du 12 décembre 1724, on peut lire ce qui suit :

« Nous apprenons qu'un *Pair du premier rang, membre célèbre de la Société des Francs-Maçons*, a souffert lui-même d'être dégradé comme membre de cette société... et s'est fait inscrire comme membre de la *Société des Gormogons* à Castle Tavern, dans Fleet-street... »

Ici, le duc de Wharton, parti pour Rome, est suffisamment désigné.

Je remarque encore, dans le pamphlet de 1725, tout entier reproduit par Gould, et que je traduirai prochainement pour le faire connaître en entier à mes lecteurs, qu'il est question de s'occuper, dans une loge nouvellement installée, du « règlement *des modernes abus nés dans l'ancienne fraternité des Francs-Maçons* » et que « *les anciens et réels maçons sont invités à être présents* ».

---

(1) Le pape avait voulu que la naissance de Charles-Edouard fût constatée de la manière la plus solennelle. Sept cardinaux y assistèrent par ses ordres, et un *Te Deum* d'actions de grâces fut célébré dans son palais. (*Hist. d'Ang.*, par Bonnechose, vol. IV.)

Voilà bien, à n'en pas douter, l'origine des *anciens maçons* (ceux qui avaient juré fidélité à leur roi et voulaient garder l'ancienne architecture) et des *maçons modernes* (ceux qui venaient de jurer fidélité à la dynastie nouvelle et dépouillaient le Rituel maçonnique des « vieux restes de romanisme »).

Un *ancien maçon*, c'était quelque chose comme le duc de Wharton ; un *maçon moderne*, c'était quelque chose comme son successeur, le fr.·. comte de Dalkeith.

Le premier allait à Rome, le second restait à Londres, parce que le second était petit-fils du duc de Monmouth, décapité sur l'ordre de son oncle Jacques II, père du Prétendant.

TÉDER.

(*A suivre.*)

NOTE. — Quelques erreurs de composition se sont glissées dans mon article de juin dernier (n° 9). Je crois utile de les relever.

P. 232, 20e ligne, il faut lire *Fessler*, au lieu de *Plesser* ;

P. 233, 4e ligne, *auteurs* maçonniques, au lieu de *nations* ;

Id., 25e ligne, cardinal *de Retz*, au lieu de *Kéty* ;

P. 234, 14e ligne, fr.·. *Bazot*, au lieu de *Bagot* ;

P. 237, 22e ligne, *imitant* le fr.·. Kloss, au lieu de *initiant* ;

P. 246, 29e ligne, à aucune *autre* considération, au lieu de à aucune considération.

T.



Le Prophète du Nord

(Suite.)

CONCEPTION GÉNÉRALE ET ANTHROPOLOGIE

Donner une idée juste et claire du système de Swedenborg est une tâche bien difficile, M. Charles Byse y est cependant arrivé et je vais le suivre dans sa manière d'apprécier la nature si élevée du « prophète du Nord ».

Dans la seconde partie de sa carrière, Swedenborg est surtout un philosophe.

« S'élevant au-dessus des sciences particulières qu'il connaît mieux que personne, il cherche, par l'usage de la raison et par les procédés de géométrie, à formuler des lois des phénomènes, à en découvrir les causes, à comprendre la vie, les principes, la constitution de l'univers. Mais il est en même temps théosophe. »

L'élément d'illumination intérieure ou d'intuition l'aident puissamment dans sa philosophie ; aussi bien que Descartes, Leibnitz, Kant, il emploie sa raison naturelle, mais se sentant lié avec le Dieu de lumière par une communion de tous les instants, il compte sur son aide pour lui donner la clef des mystères les

plus angoissants, des problèmes les plus ardus. Sa théosophie tient du mysticisme et non de la magie, mais il étudie et écrit comme un saint Augustin, convaincu de la droiture de ses sentiments, de la sincérité de ses efforts vers la vérité, des inspirations divines que Dieu communique à son âme; il est apôtre et prophète en un mot, d'où une sincérité et une pureté de style qui font le charme de ses ouvrages, malgré la difficulté de comprendre toute la profondeur qu'ils renferment.

Il est théologien, mais sa théologie découle naturellement de sa théosophie; elle n'a rien de classique; elle tient de la puissance d'analyse de ses conceptions; sa Dogmatique a surtout une puissance apologétique; c'est le résumé de ses doctrines religieuses ou théologiques.

Charles Byse entreprend alors de nous donner une esquisse rapide du système entier de ce penseur, mais en s'arrêtant surtout sur les idées religieuses ou morales qui forment le noyau vivant de l'enseignement de Swedenborg.

Et c'est en ces pages impossibles à reproduire, difficiles à résumer, qu'il faut surtout admirer les sérieuses qualités d'analyste, d'écrivain consciencieux que possède à un si haut degré M. Charles Byse. Il s'est si bien imprégné de l'esprit de son sujet qu'on le croirait plutôt son disciple que son apologiste. Toute la beauté de son ouvrage repose dans la façon habile de présenter, de faire connaître et apprécier, de *civiliser* Swedenborg, sans lui rien ôter de ses qualités essentielles, reposant sur la foi la plus vive et sur le désir d'accli-

mater une religion pure, idéale, faite à l'image de Dieu, tout en la dégageant d'un chaos plus sacerdotal que chrétien.

« Dieu est personnel, car il est composé d'une *intelligence* et d'un cœur ou d'une *volonté*. Il est donc *volonté intelligente* — liberté souveraine ; en même temps, il est la *vie même*, indépendante et parfaite, source sans cesse jaillissante de toutes les existences. Il n'a pas créé le monde *ex nihilo*, mais l'a tiré de lui-même, par une *émanation volontaire*. Tous les êtres sont animés de sa vie unique, qui se diversifie selon la forme de chacun d'eux. Soleil suprême, agissant par sa *lumière* (sagesse) et sa *chaleur* (amour), il a tout produit et conserve tout ; rien n'existe et ne subsiste que par son *influx* vivifiant. »

Le ciel, composé de tous les esprits en communion avec Dieu, forme le *Monde spirituel*, d'où le nôtre tire ses forces, ses lois, sa vie. L'*invisible* doit être considéré comme le *monde des causes et des fins*, tandis que le *visible* est le monde des *effets*.

Et Swedenborg se révèle *occultiste* en nous disant que tout nous vient des esprits, que nous formons avec eux un ensemble, le plus souvent sans le sentir ou même le savoir. Kant, malgré son opposition à Swedenborg, a exprimé le même point de vue (1).

L'homme appartient à la fois au visible et à l'invisible, mais notre esprit est lui-même un corps, jouissant de cinq sens et appelé à l'immortalité. Sur terre, nous sommes doués du libre arbitre, que Dieu con-

(1) Kant, *Traume eines episterschers*, p. 14, 16, 17.

serve et respecte, afin que nous soyons des créatures morales, supérieures aux animaux, et que nous puissions nous unir à lui, de tout cœur et pour jamais.

Il y a dans l'âme humaine plusieurs degrés appelés à s'ouvrir successivement, pour que la régénération, nécessaire au salut, s'opère et se perfectionne, et que nous participions toujours davantage à la vie d'en haut. La mort, en nous dépouillant de notre organisme matériel, nous laisse hommes complets, *hommes-esprits*, conservant le *moi* qui a vécu ici-bas, mais manifesté conformément à ses nouvelles fonctions.

L'entrée dans le monde invisible s'appelle la *résurrection ;* chacun s'y développe dans le sens de son affection dominante, devient bon ou mauvais, et choisit en conséquence son habitation définitive.

Charles Byse nous présente les idées de Swedenborg, mais ne les admet point toutes ; il fait la part de la critique, et je le suivrai dans cette voie, surtout à propos de l'Enfer qui, d'après Swedenborg, serait beaucoup moins terrible qu'on le suppose ordinairement, Dieu en sa bonté infinie ayant pitié des damnés et usant de clémence pour adoucir leur sort, tableau admirable et touchant de la Justice du Grand Arcane.

D'après lui, Jésus-Christ et Dieu ne font qu'un.

Dieu s'est manifesté sur terre en chair, pour subjuguer les Enfers, et relever l'humanité en lui montrant le chemin du repentir. Dans toutes les religions, l'âme consciencieuse peut suivre la bonne direction. Il lui sera donné dans l'autre monde les lumières qui lui auront manqué ici-bas.

Si Swedenborg a prédit et inauguré, en quelque sorte, *la nouvelle Eglise*, il n'a pas examiné de près la question d'Eglise, qui ne se posait pas au dix-huitième siècle avec la même urgence que dans le nôtre. Quand ses adhérents fondent une Eglise distincte, ils subissent une nécessité et se montrent intelligents, mais s'ils deviennent *sectaires*, ils sont infidèles à son esprit. Telle est l'opinion de M. Charles Byse qui réprouve également et avec raison le pédobaptisme aussi faux que dangereux.

Quant à ce qui est du jugement dernier, de la Foi, de la Providence, de la Dualité du Mariage, Charles Byse n'insiste pas sur la manière de voir de Swedenborg, trop longue à présenter ici.

Ce qui le distingue surtout, c'est qu'il nous frappe par la quantité de vues originales qu'il exprime dans le domaine de la pensée, par la rénovation générale que lui doit tant la philosophie que la théologie.

Le système de Swedenborg se recommande encore par sa tendance moderne et rationnelle. Ce système est d'un caractère essentiellement moral qui se recommande d'abord aux théologiens, ensuite aux âmes de bonne volonté qui aspirent à se rendre utiles, mais auxquelles manquent encore des convictions solides et sérieuses.

Swedenborg, par son génie, est vraiment un créateur admirable, quoique la beauté de sa religion ne puisse surpasser la grandeur et les vérités du catholicisme.

L'Homme d'après Swedenborg.

M. Charles Byre reconnaît, et ce m'est un plaisir de le constater, que Swedenborg est profondément spiritualiste. L'homme, d'après ce dernier, est un esprit conscient et personnel ; il se compose de deux essentiels parfaitement associés : l'Intelligence ; l'Amour ou la Volonté ; leur alliance sert de base à l'union des sexes et au mariage. A l'instar de Descartes, le philosophe suédois partage notre esprit en deux catégories ; il rattache la volonté aux affections.

Ces essentiels dérivent de Dieu, qui les possède à un degré beaucoup plus élevé, au degré suprême, ou plutôt qui est *l'Intelligence* et *l'Amour* par excellence, en d'autres termes le *Vrai même* et le *Bien même*.

L'homme a été créé sur un plan inférieur pour reproduire ces deux essentiels du Père céleste ; « il n'existe qu'à titre de capacité respective, de « réceptacle » doué du libre arbitre, appelé à se remplir de la sagesse et de la volonté divines.

En faisant mal, l'homme tend à sortir de l'humanité.

Swedenborg donne des gages au réalisme en affirmant non seulement que le corps charnel fait partie de notre nature présente, mais en outre que notre moi, spirituel par essence, possède néanmoins des sens et constitue lui-même un organisme.

« L'homme a un corps spirituel complet dans un corps naturel. »

Sa théorie des Degrés joue un rôle considérable

dans son système. L'exemple de M. Charles Byre nous les explique avec clarté ; il nous évite des tâtonnements inévivables en pareille matière.

« Périclès demande au sculpteur Phidias de faire pour le Parthénon une statue de Pallas Athênê.

1° Comment Phidias procédera-t-il ? Par amour du Gain ? non. Par amour de la Gloire ? non. Par pur amour de la Patrie ? oui. C'est ce sentiment, cette noble passion qui sert de mobile à ce qu'il va faire, qui donne un but à son activité.

2° Comment Phidias fera-t-il le chef-d'œuvre qu'il rêve ? Qu'emploiera-t-il ? Cette élaboration intellectuelle constitue la *cause efficience*, si nous appelons le but *cause finale*.

3° Il prend la direction de tous ceux qui doivent collaborer à ses travaux, met le ciseau à la main et termine la statue d'ivoire et d'or telle que son cœur l'a voulue et que sa tête l'a pensée. Cette statue est l'effet. La fin, la cause et l'effet sont trois choses de nature différente tendant vers un même but noble ; de même les degrés qui nous doivent mener au royaume de Dieu.

« Les degrés discrets forment, pour ainsi dire, trois étages ou trois plans de la vie intérieure de l'homme, tant dans le ciel que sur la terre.

« Le premier degré, que Swedenborg appelle *naturel*, nous met en relations avec le premier ciel ; le degré moyen ou *spirituel* nous fait communiquer avec le second ciel ; le troisième degré, le degré *céleste*, nous rattache au troisième ciel, au ciel suprême.

« L'homme en qui n'est ouvert que le premier

degré, — c'est par là que nous commençons tous, — s'appellera l'*homme naturel* ; c'est l'homme-animal ou plus exactement « psychique », dont Saint-Paul fait mention.

« En passant du premier degré discret au second, l'homme entre dans un monde dont il sent la supériorité. Il croit dès lors à l'autre — vie, s'intéresse à la religion, aime à étudier l'Evangile, s'applique à servir Jésus-Christ. De naturel il est devenu *spirituel*.

« Alors s'ouvre le troisième degré et commence une relation plus intense avec Dieu. L'homme devient céleste. Ces trois degrés se rapportent à ce que Swedenborg appelle le *Mental*. C'est un organisme spirituel qu'un organisme naturel termine et manifeste. On peut donc distinguer le *mental spirituel* du *mental naturel*.

Dieu désire, non seulement nous rendre définitivement heureux, mais encore nous élever autant que possible sur l'échelle des êtres, nous amener à une parfaite communion avec lui. Or, comme il est le prototype de l'humanité, plus nous lui ressemblons, plus nous méritons le titre d'hommes.

(*A suivre.*) TREBLEDA.

N.-B. — Dans le numéro précédent, page 236, 10ᵉ ligne, lire : qu'ils ont pu se tromper, et non le tromper eux-mêmes.



Coïncidences et Suppositions à propos de la Guerre Russo-Japonaise.

Hommage A. Papus et à Phaneg

Les prédictions de supériorité de la Russie dans la guerre actuelle sont encore loin de se réaliser ; nous sommes à la mi-septembre et la marée montante des Nippons continue son envahissement systématique de la Mandchourie. Devant elle les troupes héroïques du Czar se sont repliées ; et la France douloureusement étonnée se demande, déjà peut-être, si son alliée ne sera pas définitivement vaincue par un peuple artificiellement ressuscité.

Tandis que les autres nations de l'Europe considèrent les continuelles défaites russes comme un malheureux oubli de la grande et terrible leçon donnée à la France en 1870, ne peut-on pas y voir, plutôt, la punition de quelques iniquités passées ?

« Si on ne récolte que les graines que l'on a semées, avec de larges intérêts, s'il ne fallait pas aller détruire à coups de canon l'œuvre de Fo-Hi et de Confucius,

comme l'a dit Papus dans son article magistral : « Le conflit russo-japonais et les nombres magnétiques », il ne fallait pas, non plus, faire peser, sur la Pologne, le joug de fer et les statuts draconiens de 1832 à 1835.

1832 = 14	1904 = 14
1833 = 15	1905 = 15
1834 = 16	1906 = 16
1845 = 17	1907 = 17
62 = 8	62 = 8

Huit, le nombre de la réaction et de la justice équilibrante !

Les années 1832 à 1835, qui virent la suppression de la nationalité polonaise et de sa langue, auront-elles pour conséquence, de 1904 à 1907, la destruction passagère de l'influence russe dans les mers de Chine et du Japon ?

Y a-t-il, dans l'histoire, des événements dont l'addition des dates coïncide de même, pour nous permettre de supposer que l'époque de la punition d'une action contraire aux lois de la justice divine, ou nuisible à une partie de l'humanité, peut être entrevue par les nombres ? Et les dates de la Saint-Barthélémy, de la révocation de l'Edit de Nantes, du couronnement de Napoléon 1er et de Napoléon III se présentèrent à notre mémoire comme un sujet de constatation.

Le massacre des protestants eût lieu en 1572 = 15.

La défaite des Ligueurs à la bataille d'Ivry, et la mort de leur Charles X (le cardinal de Bourbon) en 1590 = 15, paraissent en être la conséquence.

A la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685 = 20, correspond 1793 = 20 !

Le couronnement de Napoléon 1er en 1806 = 15 eût pour contre-coup 1815 = 15, Waterloo, et celui de Napoléon III en 1852 = 16, l'année terrible de 1870 = 16 !

Si ces coïncidences ne sont pas l'effet d'un pur hazard, que devons-nous penser de celles entre 1832/1835 et 1904/1907 ?

La guerre actuelle durera-t-elle 3 ans ?

Port-Arthur loué par la Chine à la Russie en 1895 = 23 = 5 sera-t-il pris de force, ou succombera-t-il par la famine avant la fin de l'année courante ? (1904 = 14 = 5).

Nous nous demandons pourquoi ce n'est que par une réduction de l'addition des nombres 23 et 14 que nous arrivons à avoir 5 pour résultat. Est-ce parce que la prise de cette place forte ne sera que l'effet de volonté humaine à qui il a été permis d'agir librement ?

Si, chaque fois, comme dit Papus, qu'un peuple appelé à de hautes destinées est envahi par un mortel orgueil, il est ramené malgré lui, par des épreuves et des revers, à la juste compréhension des vérités éternelles, la Russie qui, en 1860 = 15, donna à sa station militaire, dans la mer du Japon, le nom présomptueux de Vladivostock, qui signifie « Dominatrice de l'Orient », aura-t-elle l'humiliation de la perdre en 1905 = 15 ?

Si, enfin, la guerre actuelle ne doit cesser qu'en 1907 = 17, qu'est-ce qu'il sera réservé à l'humanité de

voir en 1916, 1925, 1934, 1943, 1952 et 1961 = 17 ?
De nouvelles épreuves, sans doute, pour la Russie, suivies d'un grand triomphe final !

« Puisque, d'après Papus, il est écrit que les Jaunes envahiront l'Europe avant d'être définitivement broyés, il appartiendra à la Russie, comme le seul puissant pays limitrophe, d'avoir l'honneur d'être, pour la chrétienté, contre leur invasion, ce que la Pologne a été, pour l'Europe, contre les Turcs.

Par l'anéantissement de la Pologne depuis le premier partage qui eût lieu en 1772 = 17, la Russie a hérité de toutes les charges et de tous les devoirs de ce malheureux Etat, sans être à la hauteur de la situation que par la violence elle s'est créée, ni de la responsabilité qu'elle s'est ainsi assumée, d'où résultent, nos suppositions étant vraies, les châtiments qui lui seront infligés tour à tour, et les futures épreuves régénératrices de son Initiation par la Providence.

Avec la dernière épreuve dans l'Extrême-Orient, le pardon et l'appui de sa grande victime lui seront acquis, car, alors, le mort saisira entièrement le vif, et le vif sentira son héroïsme s'augmenter de l'héroïsme du mort. Tous deux n'auront plus qu'un corps et qu'une âme, et par cette mystérieuse fusion on verra se renouveler dans le glorieux Empire des Czars, en 1917, 1926, 1935, 1944 ou 1962 = 18 les hauts faits et gestes de Jean Sobieski ! (1683 = 18).

EISTIBUS NITIBUS.

LES DÉCORATIONS DANS L'ARMÉE JAPONAISE

On mande de Tokio au *Rappel* :

Les soldats japonais qui se signalent par quelque action d'éclat reçoivent immédiatement un brevet appelé : « Kanyo ». Le fait d'armes y est raconté en quelques mots. Chaque officier, même un lieutenant, a le droit de délivrer un pareil certificat à ses subordonnés. On tient compte du nombre de kanyos obtenus dans les propositions pour les décorations.

Jusqu'ici les décorations gagnées sur le champ de bataille n'ont été conférées qu'aux morts, distinction posthume qui est dans les traditions japonaises.

Dans le temple Hongwan à Kioto, une grande cérémonie funèbre a eu lieu, de même que dans le temple Zoyoyi, à Tokio. Les dépouilles des soldats et officiers tombés ont été brûlées sur le champ de bataille ; quant à leurs cendres, placées dans de petits sacs roses, elles ont été expédiées dans les temples où un service funéraire fait par 300 prêtres fut célébré. La plupart de ces morts ont été décorés et promus à un grade supérieur.

A ce propos on pourrait faire les réflexions suivantes :

1° Dire que l'on nous présente les Japonais comme ayant rompu avec toute religion nationale et pratiquant un matérialisme absolu.

2° N'est pas un exemple frappant de la survivance.

A. — Aux cendres même il est comme accordé un restant de vie.

B. — Grades et décorations sont accordées à des êtres — spirituels — n'est-ce pas l'âme qui survit et qui par son sacrifice à la patrie (collectivité) s'est haussée à l'immortalité.

3° Quant aux prêtres, aux rites, aux temples, c'est l'indication que la religion des Ancêtres et des Esprits n'a pas fait encore place entière au brutal matérialisme.

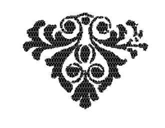
4° Il y a au Japon, comme partout, quelques cerveaux faussés et quelques socialistes révolutionnaires aveuglés, mais ce ne sont que des accidents passagers, etc., etc.

TIDIANEUQ.

*
* *

Nous reprendrons dans le prochain numéro la publication de la « Kabbale pratique » d'Eckartshausen, que la confection des gravures nous a obligés à retarder jusqu'ici.

N. D. L. R.



AU PAYS DES ESPRITS [1]

(*Suite.*)

Extraits du journal de John Cavendish Dudley,
esq. de Londres.

J'avais souvent demandé que cette tendre mère fût autorisée à me donner quelques preuves de son immortalité ; je n'avais jamais eu aucune réponse. Mais en voyant ces lettres fondre et disparaître dans la main tendue vers moi, je sentis irrésistiblement que j'avais enfin la preuve demandée. Je n'ai jamais dans mes nombreuses expériences éprouvé une si profonde conviction de l'identité spirituelle. Je m'essuyai les yeux en voyant les lettres disparaître pour la dernière fois et j'allais saisir la main tendue du chevalier

---

(1) Le journal de lord Dudley est presque indispensable à la compréhension du récit du chevalier de B... Sans lui, il y aurait un intervalle de plusieurs mois, que le chevalier ne pouvait remplir, comme on le verra bientôt. Les extraits que nous allons donner se rapportent à l'époque où le professeur Von Marx, accompagné de son élève, séjourna pour la première fois en Angleterre.



lorsque je m'aperçus... qu'il n'était plus là ! Je m'élançai vers l'unique porte.

A la chambre... Elle était fermée à l'intérieur, exactement comme je l'avais laissée.

Je revins vers la table de la bibliothèque et j'y remarquai un volume de Shakespeare ouvert ; une forte marque au crayon soulignait le passage suivant de la « tempête ».

« Croyez-moi, Monsieur, la forme est belle mais c'est un esprit. »

Ainsi commença notre campagne avec le Prospero et l'Ariel du dix-neuvième siècle Felix Von Marx et le Chevalier de B...

CHAPITRE XIII

Journal de John Cavendish Dudley

(*Suite.*)

10, 18 *février*. — En relisant les fragments de mon journal pendant les derniers mois, je sens qu'ils ne se suivent pas assez pour faire partie intégrante de ce récit. Les phénomènes extraordinaires que nous avons observés depuis l'arrivée de nos amis allemands et qui dépassent ceux que nous avions étudiés avant eux, semblent indiquer que nous commençons une nouvelle ère expérimentale, et je sens la nécessité d'apporter un soin extrême à la rédaction de nos souvenirs. En ce moment, d'étranges rumeurs nous viennent d'Amérique. De merveilleuses révélations sont,

paraît-il, faites à l'humanité par les Esprits des morts ou de ceux que l'on appelle ainsi. Ils répètent qu'ils sont très vivants, qu'ils habitent un monde évolué, et ont trouvé un moyen de correspondre avec leurs amis de la Terre. Ils ajoutent qu'ils sont en pleine possession de leurs facultés, qu'ils nous voient, nous connaissent et nous aiment encore. Ils entrent en communication avec nous justement par l'intermédiaire de nos somnambules, de nos voyants et de nos sujets magnétiques.

C'est peut-être là le secret de la merveilleuse et anormale atmosphère du jeune chevalier ? Son père et lui enseignent que tout ce que nous voyons et entendons est l'œuvre des Élémentals qu'ils commandent et des Anges planétaires qui veillent sur eux.

Nous nous perdons en conjectures. Du reste, quelle que puisse être cette révélation nouvelle, s'il existe réellement quelque chose de plus puissant que le magnétisme, de plus occulte que le somnambulisme, mon ami et son étrange compagnon en sont certes les messagers ! Pour ma part, c'est à peine si je peux distinguer la route au milieu des mystérieuses scènes qui m'entourent. Le professeur est très jaloux des dons que possède son jeune sensitif. Les merveilleux pouvoirs de ces deux personnes devraient être à la disposition de la Science, mais ils ne se peuvent étudier que dans nos séances les plus secrètes. Depuis quelques mois nos magiciens allemands nous ont quittés. Ils voyagent dans le nord de l'Angleterre et je viens d'apprendre qu'après quelques visites à nos frères d'Ecosse ils ont disparu.

25 février. — Le Professeur Von Marx a écrit. Il revient à Londres pour quelques jours et me fait savoir qu'il désire assister à la réunion de la Société Orphique, vendredi soir. Comment a-t-il su que nous devions tenir une séance spéciale à cette date ? Mais quelle question ! Ne sait-il pas tout ? Von Marx laisse son fils dans le nord, mais ils ne seront pas longtemps séparés.

3 *mars.* — Le Professeur vient de faire parmi nous un séjour d'une semaine. Le soir de son arrivée il a assisté à une Séance, et, par ordre de nos esprits gardiens, nous en aurons une autre ce soir. On nous promet d'importants résultats, mais pourquoi suis-je si affaissé ? pourquoi le poids qui pèse sur mon âme me semble-t-il de nature à agir sur toute notre Société. Espérons que la réunion de ce soir dispersera les nuages.

Procès-verbal de la Séance du cercle Orphique du 3 *mars.*

Sont présents les membres et officiers, les néophytes, Estelle, Sarina et Marcus, deux frères venant de Malte et un membre honoraire, le Professeur Félix Von Marx. John C. Dudley, secrétaire.

La cérémonie d'ouverture terminée, on déclara que la Séance n'était pas une réunion fermée et que l'on pourrait admettre des visiteurs : (Je dois dire que notre Société était en général assez difficile d'accès. bien qu'elle ne fut pas absolument secrète).

Nous espérions beaucoup que cette réunion donnerait de bons résultats, mais, contre notre attente, les commencements furent peu animés. Le Professeur était triste et distrait.

On discuta d'abord l'action réflexe d'un sujet sur son magnétiseur. — Nous fûmes conduits à traiter ce sujet en voyant le réel accablement de Von Marx, en l'absence de son bien-aimé protégé, le chevalier de B... — Le Professeur répliqua que cette action réflexe ne pourrait avoir lieu, si le magnétiseur était bien maître de lui.

Lord L... et Sir Peter S... admettaient l'hypothèse du réflexe. Quant à moi, je fis remarquer l'anxiété profonde du Professeur séparé de son meilleur sujet, anxiété qui contrastait vivement avec son calme et son sang froid, lorsque son ami était présent. Von Marx reconnut le trouble que lui causait l'absence du Chevalier, et ajouta que c'était toujours une faiblesse pour l'adepte véritable de chérir un être humain, et que cette intense émotion causée par un intérêt personnel faisait toujours un grand tort à la Science profonde si difficilement acquise.

Les expériences sur les Néophytes furent moins satisfaisantes que d'habitude. Elles ressentaient évidemment la puissante influence de l'esprit troublé du professeur.

Cependant nous échangeâmes quelques phrases avec notre cercle de L... et « l'Esprit Atmosphérique » du néophyte Alexandre nous visita.

Quelques visions intéressantes furent obtenues dans le miroir, mais les Esprits du Cristal ne purent

se manifester faute de force. A l'heure où nos guides nous donnaient habituellement, sans que nous le demandions, quelques phénomènes curieux, nous nous informâmes, par l'intermédiaire de Mlle Estelle, notre meilleure lucide présente, si le chevalier de B... ne pourrait pas nous visiter.

Von Marx bondit de son siège, et malgré la règle établie s'écria vivement : « Non, non, pas cela ! c'est-à-dire, et je demande pardon à ceux qui m'écoutent, je désirerais beaucoup que cette visite n'ait pas lieu. »

Instantanément la lucide s'éveilla, les guides disparurent du miroir, les lumières s'affaiblirent, le feu des brasiers pâlit, et tout témoigna de l'indiscrétion commise par notre visiteur.

En quelques minutes, le professeur reprit possession de lui-même, s'excusa et finit par consentir à notre désir, mais avec répugnance. On récita les formules, que je ne puis révéler, et par lesquelles un esprit atmosphérique, une *âme volante*, sont appelés. Von Marx présenta avec un violent effort une mèche de cheveux noirs coupés à son élève, et la jeta avec hésitation dans les flammes d'un brasier. Au moment où le feu commençait à brûler ces beaux cheveux, Von Marx, se repentant sans doute d'un si grand sacrifice, les retira rapidement. Une petite partie resta cependant parmi les flammes, mais aucune invocation ne sortit des lèvres du magicien. De nouveau, la lumière diminua, les néophytes effrayés et tremblants reculèrent, un souffle d'air glacé parcourut la pièce, nous entendîmes un profond soupir, et la forme du chevalier de B.., étendu sur une sorte de

divan, parut devant nous. Il semblait dormir profondément.

C'était la première fois qu'une *âme volante* paraissait endormie au milieu de nous, et comme le chevalier nous avait déjà plusieurs fois visité en esprit et avait communiqué avec nous, nous attribuâmes ce sommeil à la faiblesse du professeur qui n'avait pas rempli toutes les conditions de l'évocation. Cependant nous vîmes tous très nettement l'apparition et nous sympathisâmes à la douleur de Von Marx, lorsque nous le vîmes se pencher sur la forme de son fils adoptif qu'il contempla avec admiration.

— Éveillez-le, dit tout bas Sir Peter S..., nous voudrions lui parler.

— Pour rien au monde, murmura le professeur. Hélas ! il ne s'éveillera que trop tôt ! Dors, mon Louis, et... adieu !

A ce moment, un cri étrange, lointain, résonna dans la chambre ; la forme endormie du chevalier tressaillit et se jeta dans les bras du professeur. *Quelque chose* d'inexprimable, que je n'ai jamais éprouvé depuis, sembla jeter un charme sur nous tous et nous empêcha pendant un moment de voir, d'entendre, ou de réfléchir. Cela fut souvent produit en la présence du chevalier et c'est ce qui se rapproche le plus de ce que les Indous appellent GLAMOUR ou illusion. Cela dure à peine quelques secondes et, dans la circonstance dont je parle, cette sensation étrange eut la rapidité de l'éclair. Lorsqu'elle fut dissipée, le divan, « l'âme volante » et le professeur lui-même avaient disparu.

Il fut impossible de calmer nos lucides après cela, et nous nous séparâmes en convenant de nous réunir le lendemain soir. Lord L... se chargea de prévenir les membres absents, et d'inviter le professeur Von Marx qui avait promis d'assister à notre prochaine séance.

Ce n'est pas sans inquiétude que j'essaye de résumer pour la postérité des faits si en dehors de l'ordinaire expérience humaine.

Au moment où ce que j'écris paraîtra, je le sais, le moderne spiritualisme aura attiré des millions d'êtres, mais les circonstances de mon récit sont réellement presque incroyables, à côté des faits ordinaires, presque communs, du spiritisme.

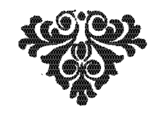
Nous n'étions pas habitués aux apparitions, aux bruits, aux mouvements, etc., qui se présentaient à nous, entourés de l'appareil terrible de la magie, et nous avions une peur horrible des manifestations du monde spirituel. Les expériences que l'on fait maintenant légèrement et en plaisantant revêtaient pour nous, à cette époque, un aspect surnaturel qui provenait de l'intérêt prodigieux que nos séances éveillaient en nos âmes. Qu'il me soit permis *maintenant* de donner le résumé de mon journal.

5 *mars*. — Présents à la séance, vingt membres ; tous nos officiers et les quatre lucides du mois.

Depuis une heure les travaux étaient commencés et le professeur Von Marx n'avait pas encore paru. A 10 heures, nos lucides, sans dire un mot, allèrent se placer aux quatre angles de la loge, comme si la séance était fermée. Elles étaient toutes profondément

entrancées. Tout-à-coup, après avoir chanté une harmonieuse improvisation, elles commencèrent ensemble une hymne très connue, d'une voix tellement pure que tous les assistants en sentirent le charme. A ce moment nous nous aperçûmes, à la faible clarté des lampes de l'autel, que le professeur Von Marx était parmi nous! Comment il était entré était un mystère, car les portes avaient été soigneusement fermées. Von Marx ne s'était pas placé parmi les membres, comme il en avait l'habitude ; il s'était assis sur un des sièges réservés aux visiteurs, bien qu'il n'y en eut pas ce soir-là. Avant que nous ayons le temps de lui souhaiter la bienvenue, il commença à parler d'une voix lointaine, qui répandit la terreur parmi nous.

(*A suivre.*)





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

Lettres Magiques

(Suite.)

THÉOPHANE A STELLA

Mon enfant,

Votre Évangile dit : Bienheureux les pauvres d'esprit. Or, l'esprit de l'homme n'est connu de personne, sauf de ceux qui ont mérité de vivre dans l'océan infini de lumière sur lequel passent les souffles de l'Esprit pur. Nous autres, nous ne possédons de cette lumière essentielle qu'une image brumeuse et alourdie. Chacun de nos travaux précise cette image, la complète et la fortifie ; mais nous ne pourrons jamais, par nos propres forces, faire qu'elle devienne la réalité. Ainsi donc, plus un homme est âgé, plus le chemin qu'il a parcouru est long, plus l'image particulière de l'Esprit qu'il a en lui possède de force et ressemble à l'étincelle incréée dont au commencement il reçut le dépôt. Mais les hommes sont naïfs ; ils croient en eux-mêmes, ils prennent l'ombre pour l'objet et ils s'attachent de toutes leurs forces à faire grandir cette ombre sans voir qu'ils s'éloignent ainsi de plus en plus

vers les royaumes inconnus du Néant. Quelques-uns d'entre eux entrevoient l'erreur commune ; ceux-là ont fait le premier pas sur la route qui mène à la pauvreté ; après avoir appris toutes les leçons que ce monde leur enseigne, ils commencent à les oublier et le Ciel s'approche d'eux dans la mesure où ils développent cette ignorance mystérieuse.

Toi, mon enfant, tu t'es donné, pendant des siècles, beaucoup de mal pour apprendre la Beauté et l'Amour ; tu as travaillé sans répit pour que la Nature mette en toi l'essence de son charme et la quintessence de son magnétisme. Voici vingt ans que par le silence d'Andréas tu t'aperçois n'être la maîtresse que de fantômes. L'heure sonne où ton exemple va montrer à l'oublieux ami le sentier raboteux qui grimpe aux flancs de la Montagne Sainte.

ANDRÉAS A STELLA

Stella, puisses-tu vivre encore et mon appel te parvenir sur cette terre. Mon orgueil veut que je ne sois qu'égaré, mais je sens que je suis perdu.

Voici vingt-deux ans que je travaille dans cet Orient détenteur des Mystères. Jusqu'ici j'ai pu avancer, mais maintenant je suis seul, mes maîtres ne connaissent plus la pitié : si je tombe, semblent-ils dire, c'est qu'il est inutile de vouloir me faire monter plus haut. J'ai tellement vu de choses, tellement compris d'idées, soutenu tant de combats, résolu tant d'énigmes que je ne distingue plus le bien d'avec le mal, les lumières d'avec les ténèbres, ma droite d'avec ma gauche. Y a-t-il un Dieu, y a-t-il un diable, y a-t-il des

gouverneurs du monde, la Création est-elle une machine, l'Univers est-il un chaos ? Moi-même, qui suis-je ? Ai-je été libre de faire ce que j'ai fait, que deviendrai-je, combien de temps pourrai-je résister à la multitude ennemie qu'il me semble voir grouiller autour de moi ? Est-ce le Néant qui m'attend, est-ce une éternité glorieuse et toute puissante ? Réponds-moi, chère Stella. Rappelle-toi notre amour, fais que je puisse croire à nouveau en lui et où que tu sois, ici-bas peut-être ou dans la plus lointaine des étoiles, fais que je perçoive ta présence et prie ton Dieu, si tu en as un, pour ton ami trop faible ou trop ambitieux.

THÉOPHANE A STELLA

Faites ce qu'on vous demande, mon enfant. Servir est votre devise. Celui qui sert les hommes sera servi un jour par les anges.

ANDRÉAS A STELLA

Stella, je viens de revoir Théophane, il a toujours le même visage qu'il y a vingt ans, mais l'expression de ses traits était changée, quoique toutes les lignes de son corps et tous ses mouvements restassent empreints de la même puissance surhumaine. J'étais allé dans la montagne faire la promenade matinale que prescrivent les rites, car, quoiqu'au fond du désespoir, je m'acharne à travailler quand même. Sur la route passait une caravane escortant un phap annamite jusqu'à la capitale thibétaine ; j'avais échangé avec quelques-uns de ses membres les signes de reconnaissance, car, à un certain dégré d'initiation les mots de

passe s'unifient dans tout l'Orient — lorsque j'aperçus, au milieu de cette cinquantaine de voyageurs, Théophane vêtu à l'européenne, marchant en silence à côté du phap barbu.

Théophane m'aperçut et vint à moi en souriant ; à peine eus-je touché la main qu'il m'offrait qu'un sentiment inexprimable s'empara de moi : je me sentis comme plongé dans un bain de lumière d'une douceur et d'une force infinies. Depuis le cœur jusqu'à la pointe des doigts, toutes les cellules de mon corps frémissaient avec la même sensation de délivrance que si j'étais passé du fond d'un cachot dans l'air pur qui balaie les cîmes au soleil levant. Comment vas-tu, me dit-il, et que devient Stella ? Je voulus lui parler des travaux de mon âge mûr, mais il m'interrompit : Je sais, me dit-il, tu auras bientôt de mes nouvelles, et il me quitta avec le magnifique sourire que tu lui connais, tandis que l'escorte qui s'était écartée reprenait sa marche. Je restai à regarder sa silhouette athlétique gravissant la pente jusqu'à ce qu'un détour du sentier, le dérobant à ma vue, je revins à moi-même de l'espèce d'extase où sa rencontre m'avait jeté. Il fallait que je fusse bien bas, car j'ai pu pleurer, moi que les épreuves les plus atroces des temples ont laissé impassible.

Il me semble maintenant apercevoir une lueur dans les ténèbres profondes où je suis plongé.

Andréas a Stella

La dernière fois que je t'écrivis, j'étudiais dans une pagode de l'Inde méridionale. Que de chemin j'ai fait

depuis. J'ai été à Bénarès, puis dans le Bhoutan, puis à Sumatra, puis à Bombay, puis à Ceylan, puis dans la Yunnan, j'ai poussé jusqu'aux déserts de la Mongolie, j'ai été jusqu'à Kiachta, puis je suis revenu dans l'Inde par la Perse et je suis remonté jusqu'au Thibet où je demeure maintenant.

Je me rappelle avec regret ces voyages, ces trains filant à travers les jungles, les silhouettes de fauves entrevues dans les hautes herbes, et les rares compagnons de voyage : l'Anglais au teint cuit et le gentleman natif en turban et en complet blanc; le tohubohu des ports de mer, le charme doux des plages de la côte de Coromandel, la mélancolie des déserts herbus, la majesté des hauts plateaux de neiges éternelles.

J'avais quitté les Brahmes du Décan parce que, las des études sévères de la physique occulte, j'espérais entrer plus avant dans l'âme indoue en m'initiant à leurs formes actuelles. J'arrivai donc à Bénarès avec toutes les lettres d'introduction nécessaires pour que le mépris que nous inspirons aux Orientaux ne soit plus qu'une légère méfiance. Car la politesse de ces gens-là envers nos diplomates ou nos académiciens est une ironie savoureuse pour qui connaît leurs vrais sentiments vis-à-vis des blancs. Ce n'est pas en quelques mois qu'un Européen peut conquérir la confiance d'un Oriental, mais aucun des philologues ou des philosophes dont ils se sont réellement moqués ne voudra jamais croire cela, car chacune des deux races s'estime fermement supérieure à l'autre.

J'avais voulu d'abord me cantonner dans l'étude

de la science naturelle, mais je ne parvins pas à tirer de mes expériences des conclusions satisfaisantes. Je crus alors ne devoir m'en prendre qu'à moi-même et que mes facultés d'observation et de réflexion n'étaient pas suffisamment développées pour extraire de mes travaux tout l'enseignement que les Brahmes disaient y être contenu.

Mais le Dbu-Mzad m'appelle ; car je ne t'ai pas dit que les Lamas, pour me distraire d'une contention qu'ils ont jugée trop grande, m'ont donné un emploi de choriste dans un des petits temples de la Péroun-Mabrou. Ce palais, qui est presque une ville, peuplé d'environ 15.000 personnes, est la résidence du Dalai Lama. Mon maître de chapelle est intraitable sur le chapitre de l'exactitude ; toutes les cérémonies du culte sont, en effet, réglées par les astrologues, chaque nuit pour le jour suivant.

Au revoir, Stella, je prie les Génies qui nous guident de me réunir un jour à toi.

THÉOPHANE A STELLA

Mon enfant, il ne faut pas vous décourager comme vous le faites. Vous portez en vous-même la force éternelle par qui subsistent les armées cosmiques. C'est l'amour, c'est lui le père de ce que nous appelons le temps, le bien, le mal, le plaisir, la douleur. La vertu toute-puissante transfigure les corps en exaltant les âmes. C'est le Maître suprême de qui nous apprenons toutes les leçons, c'est le mot de passe qui écarte les gardiens de tous les temples, c'est le glaive dont le seul aspect met en fuite les ennemis. Il ignore les obs-

tacles; du mal il n'en voit que la faiblesse; il oublie le passé; l'avenir ne l'inquiète pas; il ne connaît que le présent et dépense, sans compter, toute sa richesse; il est le phénix qui s'immole sans cesse et reçoit après chaque sacrifice un nouveau trésor d'espérance et de lumière.

Continue donc ta route, Stella, et ne crains point; si tu as fait cinquante fois le même sacrifice, demeure prête à le faire encore cinquante fois si on te le demande.

ANDRÉAS A STELLA

A me rappeler mes voyages, mes études et mes travaux, la lassitude m'envahit avec la crainte, ou que le chemin ne finisse pas, ou de m'être engagé dans une impasse.

J'ai appris toutes les dialectiques, toutes les théologies; je suis allé jusqu'au bout de tous les mystères du polythéisme; j'ai affronté le sang, les poisons, l'approche des habitants invisibles des cimètières, la parole désespérante de ceux qui sont revenus de toute illusion; j'ai aperçu, dans les extases du crypte, la forme des dieux de la nature, celle des dieux de la science, et aujourd'hui il ne me reste de tout cela que de la fatigue. Que vais-je devenir? Et va-t-il me falloir, comme les Brahatmas du Brahmanisme, demander à l'orgie matérielle l'oubli de toutes ces sciences et de tous ces pouvoirs?

Si jamais tu voyais Théophane, et cela n'a rien d'impossible, puisqu'on m'a dit ici qu'il possédait le don d'ubiquité, parle-lui de moi, car sa rencontre,

l'autre jour m'a donné plus de lumière que je n'en avais jamais reçue d'aucun maître.

THÉOPHANE A ANDRÉAS

N'as-tu pas appris que le binaire se voit partout dans la création ? Le phap que tu rencontras sur la Rivière Noire, près de Phong-to, ne t'a-t-il pas montré, avec les Kouas du Y-King, qu'un mouvement en appelle toujours un autre de sens contraire, que quand tu lèves le bras pour soulever un fardeau, ton épaule et le reste de ton corps déploient une force égale et de sens contraire ?

Voici donc vingt ans que tu étudies, vingt ans que les cellules de la substance grise ont emmagasiné une quantité innombrable d'idées ; que les cellules de la substance blanche ont acquis une sensibilité anormale; tu as découvert en toi une grande quantité d'organismes inconnus : un corps électrique, un corps magnétique, un corps fluidique, un corps mental, un corps aérien, pour ne nommer que les principaux. Tu t'es donc développé, tu as pris de la force, tu es devenu une sorte d'hercule magnifique mais peu utile. Comme les lutteurs qui s'exhibent aux fêtes des Radjas, tu peux donner des efforts prodigieux, mais qui ne sont pour les autres hommes qu'un spectacle admirable et pour toi qu'un prétexte de vanité. N'as-tu jamais pensé qu'après avoir crû il te faudrait décroître, qu'après avoir appris il te faudrait oublier ?

La nature maternelle va te conduire le long de ce sentier descendant en choisissant pour toi les pentes les moins glissantes d'abord.

Laisse-toi conduire par elle.

ANDRÉAS A STELLA

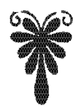
J'ai reçu l'autre jour, pas un messager chinois, un pli scellé du cachet impérial, le dragon à cinq griffes, et je fus ravi, en l'ouvrant, d'y trouver une lettre de Théophane, dont je t'envoie une copie.

Ne trouves-tu pas que les paroles de cet homme portent avec elles je ne sais quelle vertu qui, comme un souffle chargé des parfums de la forêt, redonne un nouvel espoir et comme le pressentiment d'un pays inconnu.

Il m'est arrivé, ce mois-ci, un certain nombre de choses surprenantes qui me sollicitent à abandonner la ligne de conduite que j'ai suivie jusqu'à présent,

(*A suivre.*)

SÉDIR.



Les rapports analogiques du visage

L'être humain considéré dans son corps physique seulement est composé de trois segments possédant chacun une paire de membres ; ce sont : le segment abdominal et ses membres abdominaux, le segment thoracique et ses membres thoraciques, et, enfin, le segment céphalique et ses membres céphaliques.

Mais, au-devant de la boîte cranienne et au-dessus des autres segments se trouve un ensemble d'organes bien caractéristiques de l'être humain : c'est le visage

Le visage a sept orifices, savoir : deux yeux, deux oreilles, deux orifices pour les narines et une bouche.

Chaque orifice se rattache à un segment spécial du corps.

Les yeux et les oreilles se rattachent au cerveau.

Les narines aux poumons.

La bouche à l'estomac.

A un organe double (hémisphères cérébraux et cérébelleux, poumons), correspond un orifice double : yeux, oreilles et narines. A un organe simple : estomac, correspond un orifice simple : la bouche.

Ceci posé, voyons à quelle modalité de la vie humaine se rattachent les organes du visage.

Les manifestations de la vie humaine sont de deux

ordres : ou mûrement animales, quand elles se rapportent aux fonctions du corps, ou purement spirituelles et volontaires, quand elles se rapportent aux actes de l'Esprit.

Entre ces deux fonctions, les occultistes étudient encore les états astraux, mais nous ne ferons que les citer pour mémoire en ce moment. Or, il est très facile de diviser immédiatement les organes soumis à la direction de la vie animale et ceux dépendant de la vie consciente. Les premiers, en effet, continuent leurs fonctions durant le sommeil, et les seconds les cessent.

Ainsi, si l'intestin, le foie, le cœur, continuent à fonctionner pendant le sommeil, comme si rien ne s'était passé, par contre, les jambes (membres abdominaux), les bras (membres thoraciques) et les maxillaires (membres céphaliques) cessent leurs fonctions pendant le sommeil.

Il en est de même de tous les organes du visage. Cela nous indique que ces organes dépendent de la vie consciente.

Mais une analyse un peu plus profonde va nous montrer que le rôle de chacun de ces organes est complexe. Ainsi la bouche, outre ses fonctions dans l'absorption et la mastication des aliments, est bien un gardien vigilant des substances ingérées, grâce au sens du goût, mais c'est encore un moyen d'expression de l'Esprit par le moyen de la voix. C'est l'organe émetteur du verbe.

De même, les narines sont les gardiennes des poumons grâce au sens de l'odorat qui dépiste les odeurs

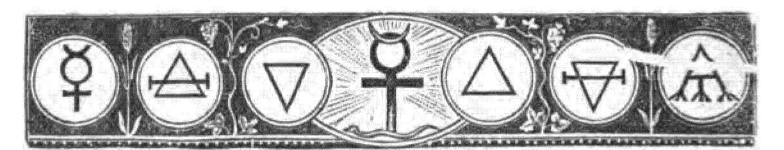
toxiques ou dangereuses dans la plupart des cas, mais ces organes aident la bouche dans ses fonctions verbales et présentent des faits encore obscurs dans le phénomène de l'expiration.

Outre leur pouvoir de réception des images par la vue, les yeux ont encore un pouvoir d'émission peu connu grâce aux diverses formes du regard, et les oreilles, outre le sens de l'ouïe, président encore à une curieuse et encore inconnue modification équilibrante du sens de l'espace.

En plus, l'observation traditionnelle a déterminé les curieux rapports qui permettent de reconnaître, à la seule inspection des traits, les troubles physiques ou moraux, existant dans chacun des segments que représente sur le visage un des organes considérés. Ainsi, la bouche nous permettra de déterminer les troubles physiques des divers organes de l'abdomen, l'examen des narines et des joues, nous éclairera sur les troubles pulmonaires et cardiaques, et l'examen des oreilles sur l'état de la circulation intra-cérébrale, alors que l'examen du regard nous dépeindra les troubles psychiques. L'examen des lignes du front viendra compléter ces données.

Le visage est donc bien constitué par une série de fenêtres ouvertes du monde intérieur sur le monde extérieur et réciproquement, et nous verrons, plus tard, comme une étude détaillée de chacun des organes de ce visage nous révélera de nouvelles et instructives observations.

PAPUS.



PARTIE LITTÉRAIRE

2 NOVEMBRE

Te voilà de nouveau, triste fête des deuils,
Jour morne où le ciel froid sur la nature sombre
Jette un voile de crêpe et met en nous votre ombre,
Très chers dont sont éteints les souriants accueils,

Très chers qui pour jamais avez franchi nos seuils.
Le souvenir sacré, fils des douleurs sans nombre,
Se fond en ton brouillard, ô temps ! mer où tout sombre :
Les bouquets étouffés meurent sur les cercueils.

Le poids de votre amour sous lequel tout succombe
Creuse un vide en nos cœurs, fait de nous votre tombe,
Et muets nous allons muets vous écoutant ;

Tout être aimé qui part en nous quittant emporte
Quelque chose de nous et nous laisse en partant
Quelque chose de lui qui fait l'âme plus forte.

Jules de Marthold.



ÉCOLE HERMÉTIQUE

Les cours de l'Ecole Hermétique ont repris le 13 octobre devant une salle comble. Cette année, les élèves pourront parcourir le cycle des enseignements intellectuels de l'Occulte d'une manière à peu près complète. Trois professeurs ont commencé leurs conférences et chaque élève nouvellement inscrit reçoit, en même temps que sa carte, le programme des cours jusqu'au mois de juin 1905.

Le droit d'inscription à l'Ecole Hermétique est de 2 francs et la cotisation donnant droit à suivre tous les cours est de 2 francs par mois. Le nombre des places est strictement limité et les membres du Comité de direction de l'Ecole se réservent le droit de refuser, sans explication, toute inscription qui ne leur semblerait pas devoir être acceptée.

Les cours porteront cette année sur les sujets suivants :

Sédir : Hébreu, Alchimie, Philosophes mystiques, Apocalypse et Evangile.

Phaneg : Astrologie, Mystères du Sommeil, Clairvoyance, Télépathie.

Dace : Les Fluides, Aimants, Passes, Suggestion, Incantations.

Papus : Constitution de l'Homme, Nombres et Symbolisme, Cultes terrestres, Tempéraments, Alchimie (histoire), Franc-Maçonnerie, Nombres et Tarot.

Jour des cours : Sédir le mardi, Phaneg et Dace le lundi, Papus le jeudi.

Le cours de haute magie du docteur Rozier, qui a lieu le mercredi, sera repris ultérieurement et les élèves en recevront séparément le programme.

Pour les inscriptions, adresser une demande au Secrétariat de l'Ecole Hermétique, 13, rue Séguier, Paris (par lettre), ou se présenter à 8 heures et demie du soir (heure des cours) le mardi ou le jeudi.

PROGRAMME DES COURS

Octobre 1904.

Lundi 10. — PHANEG : Etudes préliminaires d'astrologie.
Jeudi 13. — PAPUS : Constitution de l'Homme. — Etude générale
Lundi 17. — ED. DACE : L'homme intégral. — L'univers intégral. Les 3 centres de l'Homme physique. — Etude rapide du plan physique.
Mardi 18. — SÉDIR : Hébreu.
Mercredi. 19.
Jeudi 20 — PAPUS : Corps Physique.
Lundi 24. — PHANEG : Les planètes et les signes.
Mardi 25. — SÉDIR : Hébreu.
Mercredi 26.
Jeudi 27. — PAPUS : Corps astral.
Lundi 31. — ED. DACE : L'homme astral (Etude comparative) d'après les lois de l'analogie et le Tarot. Le Plan astral.

Novembre.

Mardi 1er. — TOUSSAINT.
Mercredi 2. — LES MORTS.
Jeudi 3. — PAPUS : Corps glorieux.
Lundi 7. — PHANEG : Le Zodiaque.
Mardi 8. — SÉDIR : Hébreu.
Mercredi 9.
Jeudi 10. — PAPUS : Corps-Esprit.
Lundi 14. — ED. DACE : La hiérarchie du Plan astral — Le Plan divin.
Mardi 15. — SÉDIR : Hébreu.
Mercredi 16.
Jeudi 17. — PAPUS : Relation avec la Nature.
Lundi 21. — PHANEG : Comment on fait un horoscope.
Mardi 22. — SÉDIR : Hébreu.
Mercredi 23.
Lundi 28. — ED. DACE : La hiérarchie de la thérapeutique et la Médecine des fluides. L'Od et la radio-activité.

Mardi 29. — SÉDIR : Hébreu.
Mercredi 30.

Décembre.

Jeudi 1er. — PAPUS : Symbolisme et Tradition.
Lundi 5. — PHANEG : Etudes pratiques.
Mardi 6. — SÉDIR : Alchimie.
Mercredi 7.
Jeudi 8. — PAPUS : Tradition primitive.
Lundi 12. — ED. DACE : Etude de la nature en tant que condensation de l'énergie. Les Transformations de la force.
Mardi 13. — SÉDIR : Alchimie.
Mercredi 14.
Jeudi 15. — PAPUS : La Chaldée, le Mazdéisme.
Lundi 19. — PHANEG : Définitions. Le sommeil.
Mardi 20. — SÉDIR : Alchimie.
Mercredi 21.
Jeudi 22. — PAPUS : Histoire de la Tradition.
Lundi 26. — ED. DACE : La Polarité des aimants, des minéraux, des végétaux, des animaux. — De la chaleur, du mouvement, du son, des agents physiques en général.
Mardi 27. — SÉDIR : Alchimie.
Mercredi 28.
Jeudi 27. — PAPUS.

Janvier 1905.

Lundi 2. — PHANEG : Les rêves.
Mardi 3. — SÉDIR : Saint-Martin.
Mercredi 4.
Jeudi 5. — PAPUS : Le Bouddhisme.
Lundi 9. — DACE : Magnétisme dans la nature. — Orientation. Un mot d'astrologie ». Influence des sources, de la lumière, etc. — Magnétisme dans l'homme. Théorie des centres nerveux.
Mardi 10. — SÉDIR : Gichtel.
Mercredi 11.
Jeudi 12. — PAPUS : Christianisme Esotérique et Exotérique.
Lundi 16. — PHANEG : Les rêves ordinaires.
Mardi 17. — SÉDIR : Bœhm.
Mercredi 18.

Jeudi 19. — PAPUS : Monuments. Costumes. Objet du Culte.
Lundi 23. — ED. DACE : L'art d'endormir. — La suggestion verbale. (Exercices pratiques au cours de cette leçon.)
Mardi 24. — SÉDIR : Ruysbroeck.
Mercredi 25. — **Noël.**
Jeudi 26. — PAPUS : Culte et ses mystères.
Lundi 30. — PHANEG : Les rêves astraux.
Mardi 31. — SÉDIR : Amis de Dieu.

Février.

Mercredi 1er.
Jeudi 2. — PAPUS : Mahométisme.
Lundi 6. — ED. DACE : L'art d'exciter. — L'art de calmer. (Exercices pratiques au cours de la leçon.)
Mardi 7. — SÉDIR : Evangile.
Mercredi 8.
Jeudi 9. — PAPUS : Les tempéraments. Etude générale.
Lundi 13. — PHANEG : Les rêves supérieurs.
Mardi 14. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 15.
Jeudi 16. — PAPUS : *Les Tempéraments (oppositions).*
Lundi 20. — ED. DACE : Préparation du lieu et des objets.
Mardi 21. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 22.
Jeudi 23.
Lundi 27. — PHANEG : La clairvoyance. — Définition. — Quelques mots sur les pouvoirs.
Mardi 28. — SÉDIR : Apocalypse.

Mars.

Mercredi 1er
Jeudi 2. — PAPUS : Les tempéraments.
Lundi 6. — ED. DACE : Constitution de la chaîne magique. — Les incantations au point de vue du rythme.
Mardi 7. — **Mardi gras.**
Mercredi 8.
Jeudi 9. — PAPUS : Graphologie des tempéraments.
Lundi 13. — PHANEG : La constitution humaine et le corps astral.
Mardi 14. — SÉDIR : Apocalypse.

Mercredi 15.
Jeudi 16. — PAPUS : Les tempéraments.
Lundi 20. — ED. DACE : Les entraînements. — Les excitants.
Mardi 21. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 22.
Jeudi 23. — PAPUS.
Lundi 27. — PHANEG : Etude rapide du plan astral.
Mardi 28. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 29.
Jeudi 30.

Avril.

Lundi 3. — ED. DACE : Préparation de l'opération définitive.
Mardi 4. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 5.
Jeudi 6. — PAPUS : L'alchimie. Etude générale.
Lundi 10. — PHANEG : Différentes sortes de clairvoyance.
Mardi 11. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 12.
Jeudi 13. — PAPUS : Histoire du moyen âge.
Lundi 17. — ED. DACE : L'aimantation personnelle.
Mardi 18. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 19.
Jeudi 20. — PAPUS : Du douzième au seizième siècle.
Lundi 24. — PAQUES (Lundi de).
Mardi 25. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 26.
Jeudi 27. — PAPUS : Seizième siècle.

Mai.

Lundi 1er. — PHANEG : La Télépathie.
Mardi 2. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 3.
Jeudi 4. — PAPUS : dix-septième siècle.
Lundi 7. — ED. DACE : Les exercices préparatoires.
Mardi 9. — SÉDIR : Apocalypse.
Mercredi 10.
Jeudi 11. — PAPUS : Dix-huitième siècle.

Lundi 15. — Ed. Dace : Les Dangers. Les Gardes : Prière, Silence, Bravoure.
Mardi 16. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 17.
Jeudi 18. — Papus : La Franc-Maçonnerie.
Lundi 22. — Ed. Dace : Prier, Consoler, Aimer.
Mardi 23. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 24.
Jeudi 25. — Papus : La Franc-Maçonnerie.
Lundi 29.
Mardi 30. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 31.

Juin.

Lundi 5.
Mardi 6. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 7. — Papus : Les nombres.
Jeudi 8. — Papus : Les nombres.
Lundi 12.
Mardi 13. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 14.
Jeudi 15. — Papus : Les nombres.
Lundi 19.
Mardi 20. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 21.
Jeudi 22. — Papus : Les nombres.
Lundi 26.
Mardi 27. — Sédir : Apocalypse.
Mercredi 28.
Jeudi 29. — Papus : Les nombres.

UN SECRET PAR MOIS

Parmi les petites infirmités peu importantes mais gênantes, on peut citer les verrues sur les mains qui sont assez difficiles à guérir. Voici quelques remèdes anciens fort curieux. Coupez la tête à une anguille vivante et frottez les verrues avec le sang qui en coule. Enterrez ensuite assez profondément l'anguille. Lorsqu'elle pourrira les verrues tomberont d'elles-mêmes.

On peut aussi prendre un oignon rouge, le bien piler, le mélanger avec du sel et en frotter les verrues, mais j'aurais plutôt confiance dans le premier moyen, qui est basé sur la médecine des transferts.

PHANEG.

Quelques cas célèbres d'autoscopie (1)

L'*autoscopie*, c'est le phénomène par lequel un sujet s'aperçoit lui-même soit extérieurement, soit intérieurement. L'*autoscopie externe* consiste donc dans le fait de se voir soi-même devant soi.

La plus ancienne mention qui en ait été faite se trouve dans ARISTOTE : il parle d'un homme qui voyait sa propre image au-devant de lui, lorsqu'il se promenait.

Des auteurs célèbres en ont rapporté des cas qui les touchaient personnellement.

GŒTHE vit, « non avec les yeux de la chair, mais avec ceux de l'intelligence, un cavalier qui s'avançait sur le même chemin que lui : c'était lui-même, vêtu d'un habit gris bordé d'un galon d'or comme il n'en avait jamais porté », et il dut se secouer pour faire disparaître l'hallucination.

SHELLEY voyait sa propre personne qui lui adressait la parole.

Qui n'a récité les vers de MUSSET, dans la *Nuit de décembre* :

Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère...

Guy de MAUPASSANT a raconté qu'il entendit sa porte

(1) Après la *télépathie*, mot inventé pour désigner en langage académique les apparitions de formes astrales, voici l'*autoscopie* qui désigne ce que nous appelons la sortie en corps astral. Peu à peu, tous les faits occultes seront admis par la science, mais après un nouveau baptême. On rebaptise les faits qu'on est forcé d'admettre.

PAPUS.



s'ouvrir et ne fut pas peu surpris de voir entrer sa propre personne, qui s'assit en face de lui, la tête dans la main, et se mit à dicter tout ce qu'il écrivait. On sait qu'il y a dans le *Horla* une ébauche de cette hallucination.

(*Chronique Médicale.*)

BIBLIOGRAPHIE

Si la défense de la nation appartient aux politiques, la défense de l'Idéal appartient aux poètes.

FRANCE DARGET.

Telle est la dédicace d'un opuscule en vers pour la défense des *Oberlé*, actuellement en vente dans presque toutes les librairies de Tours, au prix de 0 fr. 50.

Ces vers, d'une toute jeune fille, sont beaux et atteignent même parfois jusqu'au sublime ; ils font vibrer les cœurs vraiment français, et leur patriotisme éclate comme un clairon dans la mêlée. Que de compliments ne doit-on pas au charmant auteur féminin de ces strophes inoubliables, parmi lesquelles je veux en cueillir quelques-unes pour mieux faire connaître le talent de la jeune inspirée :

Le nœud noir des filles d'Alsace
Est un oiseau qu'on n'atteint pas...
Il franchit nos monts, jamais las,
Et peut voir la terre d'en face.
Le nœud noir des filles d'Alsace
Est une errante croix de deuil,
Qui flotte à nos fronts, sur le seuil,
Où passent ceux de notre race.

Mais à ce cri de souffrance, que répondra la France, hélas ! si oublieuse, du *France quand même* du noble, exilé, de Paul Déroulède :

Lorraine aux blés penchés, Alsace aux houblons pâles,
Votre deuil récent s'obscurcit ;
J'entends des chants venir d'où montèrent des râles,
Et l'on m'appelle, et me voici !

Et France Darget ajoute encore, en un sanglot sublime, consolation suprême aux affligées :

Espérez, quand un peuple a vu ce que nous vîmes,
Qu'il a joui, construit, apaisé,
Il reste, malgré tout, la terre aux vents sublimes,
Où Dieu plus qu'ailleurs a passé.
Vous êtes ma forêt, mon fleuve, ma province
O mes sœurs, j'irai vous chercher !

Espérance, hélas ! bien faible pour les deux pauvres provinces, dont Gambetta disait : « Y penser toujours, n'en parler jamais. »

L'*Initiation* adresse ses chaleureuses félicitations à Mlle France Darget qui, quoique encore bien jeune, n'en est pas à ses débuts en poésie ; elle obtint même pour ses premiers essais le premier prix de l'Académie nationale de Bordeaux. Ses principales compositions furent ensuite : *Poésies nouvelles, ode à Victor Hugo* ; *Sur le désastre de la Martinique.*

L'*Initiation*, qui a tant à cœur d'encourager les jeunes, lui souhaite tout le succès que méritent ses efforts et sa bonne volonté.

Mademoiselle France Darget, bravo !

T.

3 octobre 1904.

***

Grandes femmes de l'Histoire, par Edouard-Michel, imprimerie-reliure de Vve A. Donien, rue de la Monnaie, à Caen (Calvados).

J'ai lu autrefois la jeunesse des hommes célèbres, je viens de parcourir la petite brochure de M. Ed. Michel ; je ne lui ferai qu'un reproche, c'est d'être bien enfantine et de ne rien nous apprendre de réel ni de nouveau. Quelques silhouettes m'apparaissent sous leur véritable jour, d'autres telles que les a voulues l'histoire... classique :

Eponine, sainte Geneviève, sainte Clotilde, sainte Radegonde, Frédégonde, Brunehault, Blanche de Castille, Marguerite de Provence représentent bien les brebis au milieu des loups.

Isabeau de Bavière, l'inconstante et odieuse épouse de Charles VI, honte de son siècle, ne devrait point figurer ici, puisqu'elle voulait livrer notre pays aux Anglais. Autant Jeanne d'Arc mérite la sympathie et l'admiration, malgré les différences d'opinion, autant Isabeau mérite le mépris, puisque le mal qu'elle faisait sciemment ne pouvait que nuire à son pays et à elle-même.

Jeanne Hachette, Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret, Catherine de Médicis, Mme de Sévigné.

Je ne puis critiquer ce petit ouvrage; il faudrait commencer par classer les héroïnes qui y figurent :

Mme de Sévigné, Mme de Staël, mériteraient à elles seules un chapitre à part, mais combien long pour ne dire que bien peu de choses, tant ces deux femmes de lettres ont acquis de célébrité, l'une par l'amour qui fit éclore son génie, l'autre par la lutte sourde qu'elle engagea contre Napoléon Ier et dont M. Edouard Michel nous entretient d'une façon intéressante.

La péroraison tombe dans le domaine de la politique avec la Montijo; or *l'Initiation* ne lui ouvrant point ses pages, et repoussant tout terrain de polémique, je me contenterai de souhaiter bon succès à l'auteur.

Ce livre est une bonne lecture pour les jeunes filles exclusivement. T.

13 *octobre.*

***

Chant de révolte, par Louis Chollet. (Paris, Vanier (3 fr. 50.)

Nous devons déjà à M. Louis Chollet deux excellents volumes de vers : *Les Souvenances* et *Bas-Reliefs*, parus chez Lemerre. Cette fois le poète se double d'un redresseur des iniquités sociales et la poésie ne fait que gagner en force et en beauté lorsqu'elle sert à traduire des passions véritablement humaines. *Chants de révolte*, c'est la protestation de l'intelligence contre la médiocrité triomphante et installée au Pouvoir, c'est le cri de la conscience outragée par lâcheté des uns et la bêtise des autres, c'est un élan magnifique vers un idéal social peut-être encore lointain mais que le génie du poète pressent et prévoit.

Toutes nos félicitations à M. Louis Chollet, qui fait honneur à la ville de Tours. P.

*
* *

Le Mal métaphysique, roman de mœurs hermétiques, par A. PORTE DU TRAIT DES AGES, 1 vol. in-18 jésus de 320 pages, avec portrait de l'auteur. Prix 3 fr. 50 à la librairie du Magnétisme. (Librairie initiatique), 23, rue Saint-Merri, Paris-IVe.

Dans ce très curieux roman, écrit par un jeune homme de talent souple et nerveux épris des plus troublants problèmes de l'occultisme, nous voyons défiler bon nombre de personnages pris sur le vif, le tout agrémenté d'une fine satire sur la psychologie décadente du dix-neuvième siècle, en mal d'imagination. Ce roman qui fait sensation dans le monde des occultistes et même dans le monde des profanes, ce roman qui obtient un grand succès, peint, en effet, avec une rare saveur et une exquise subtilité, l'art démoniaque de l'incubat et du succubat, ce que les occultistes dénomment *la démonialité*. Et rien n'est plus captivant que ce thème étrange, sur lequel le romancier brode sa fiction ; mais là ne s'arrête pas l'intérêt du livre. Il faut encore lire les curieuses et inédites théories du psychologue de Marsan, un héros de ce roman singulier, lequel disserte savamment, et en quels termes ! sur la démonialité, en des pages nerveuses, inoubliables, évocatrices des plus bizarres voluptés et des plus séduisantes chimères. En résumé, on peut dire que le *Mal métaphysique* est un des rares romans d'occultisme qui atteignent le sujet qu'ils se proposent, et le grand succès qu'il obtient prouve éloquemment combien on l'apprécie. T.

*
* *

La Coopération des Idées; *revue universelle d'éducation sociale.* Abonnements : Un an, 4 francs, 234, faubourg Saint-Honoré.

Reconstituer la collaboration des idées était utile, nécessaire même. L'activité, l'énergie de M. Deherme nous sont connues; c'est un lutteur, un franc et loyal cham-

pion, qui, quoique lâchement rebuté dans ses espérances, n'en conserve pas moins l'endurance des vaillants, qui, sachant leur but humanitaire, poursuivent leur tâche malgré l'égoïsme qui les entoure et vont droit au but.

La méthode est toute de liberté, elle est éducatrice et féconde; donc elle fortifie, donc elle s'impose et doit être encouragée, malgré ceux qui voudraient l'accaparer et la désorganiser.

Il n'est pas d'œuvre plus belle, d'action plus utile, plus généreuse, que celle de l'éducation sociale du peuple; aussi tenons-nous à féliciter hautement M. Deherme et l'encourageons-nous à persévérer dans la tâche qu'il a entreprise.

L'Initiation est heureuse de lui apporter cette marque de sympathie. TREBLEDA.

* * *

G. FABIUS DE CHAMPVILLE. — *Pour transmettre sa pensée*. Notes et Documents sur la Télépathie ou Transmission de pensée, 2e édit., avec portraits de l'auteur . . 1 fr.

La transmission de la pensée se fait souvent inconsciemment d'un individu à l'autre. Par le désir, la volonté et quelques exercices d'entraînement, on peut sûrement communiquer ses pensées à presque toutes les personnes avec lesquelles on est en rapport; dans tous les cas on peut les influencer dans une certaine mesure. L'auteur donne une théorie simple et rationnelle de cette communication. Son ouvrage très condensé, en tous points conforme à ce que nous connaissons maintenant des phénomènes psychiques, éclaire assez la question pour la rendre parfaitement compréhensible à tous.

M. Fabius de Champville, en nous présentant les liseurs de pensées tels que MM. Stuart, C. Cumberland, Charles Bourgoin (Zamora), Irving, Bistrop, Pickman, augmente d'autant l'intérêt incontestable de cette brochure.

Le clavier cérébral du professeur Durville est un chapitre bien intéressant et qui démontre une fois de plus l'incontestable supériorité d'observations du célèbre professeur de magnétisme. Dans ses publications récentes, il s'est surpassé et M. Fabius de Champville ne pouvait mieux faire qu'en le citant dans son curieux opuscule.

L'*Initiation*, pour laquelle M. Fabius de Champville est un collaborateur apprécié, conseille vivement cette lecture à ses abonnés et lecteurs. TREBLEDA.

5 octobre.

*
* *

Dans *la Revue:* **Lettres Parisiennes de la Vicomtesse de Réville. —** Asile-Ouvroir et Ecole Professionnelle à Domrémy-la-Pucelle (Vosges).

Invito funere vivet.

A l'heure actuelle, où l'attention de l'univers entier se porte sur l'idéal sublime *réalisé* et *manifesté en Jeanne d'Arc*; où, de tous les coins de la France et de l'étranger, on se rend à Domrémy pour y visiter l'humble village qui vit naître la douce enfant, et y vénérer la maison dans laquelle habita — pendant 16 ans — Celle qui fut l'ange de la patrie et l'héroïne du quinzième siècle, il semble à propos de mettre sous les yeux de tous une œuvre d'*humaine reconnaissance* et de patriotisme, qui ne peut qu'intéresser vivement.

Il y a quelques années, la garde des petits enfants du village de Domrémy était confiée à une institution laïque. Elle le fut ensuite à des religieuses qui, la remplaçant, établirent un pensionnat dans le pays, firent l'école et s'occupèrent de l'asile-ouvroir.

Ces religieuses viennent de partir. Sans tarder, il a semblé nécessaire d'instituer une œuvre nouvelle s'occupant des petits enfants du pays, comme aussi des jeunes filles du village et des environs, qui désirent s'adonner aux travaux de la couture ou apprendre un métier plus lucratif.

La Direction de cette œuvre verrait avec bonheur ceux de ses amis, qu'un même sentiment anime, organiser à Paris :

1° Un Comité d'honneur;

2° Un Comité de patronage;

3° Un Comité administratif représentant la direction de Domrémy;

4° En province aussi on pourrait former des Comités ayant pour but de venir en aide à l'œuvre de Domrémy

et de réunir dans une même idée les amis de Celle qui, au quinzième siècle, fut, avant tout, la manifestation de l'esprit de *vérité et de justice*, base du caractère français, démasquant l'esprit d'*intolérance* et de *fausseté*.

Elle fait appel à tous.

L'Initiation soumet ces quelques lignes à ses lecteurs.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux, du 1er septembre, publie plusieurs articles intéressants, entre autres une étude de G. Méry sur les phénomènes curieux obtenus par M. de Rochas. Ces phénomènes ont été présentés par l'éminent expérimentateur sous le nom de régression de la mémoire. G. Méry fait ressortir qu'à son point de vue ces expériences ne sortiraient guère des faits hypnotiques courants. Comme je le disais le mois dernier, elles sont établies dans le but de prouver, si possible, la réalité des vies antérieures. Il est certain que la preuve absolue n'est pas faite, mais les citations faites par les sujets de nom qui leur sont inconnus et qui, vérifiés, sont trouvés exacts ainsi que bien d'autres points vraiment étranges, permettent, je crois, de dire qu'il y a là des choses dignes de plus d'attention que G. Méry ne paraît y mettre, quoique certaines de ses critiques soient justifiées. Dans le même numéro, Vanki donne l'horoscope très résumé du Tsaréwitch, horoscope qui lui promet de bonnes influences et de grandes luttes. — G. Malet fait un compte rendu, alerte et spirituel, d'une curieuse méthode de divination pratiquée en Bosnie à l'aide d'une brebis et R. Marchand raconte sans conclure le cas de la *Miraculée* de Notre-Dame-des-Victoires. De nombreux faits curieux tirés de sources diverses sont à lire également, ainsi qu'une étude très documentée de *Thimothée* qui a recours à diverses citations d'auteurs occultistes et théosophes pour prouver la fausseté non des faits mais des théories spirites — Ses conclusions me semblent un peu exagérées. Dans la même revue, numéro du 1er octobre, M. de Rochas répond

d'une façon très aimable à quelques objections de G. Méry sur ses travaux de régression de la mémoire. Il conclut en disant que ses études ont du moins montré un problème à déchiffrer, ce qui est important. De Gaston Malet, lire un intéressant article sur les contes du vieux Japon, d'après un ouvrage de Mme la comtesse de Pimodan. Ces contes ne me semblent pas du reste si *contes* que cela. Ces animaux parlants et magiciens ont une existence bien réelle dans certains plans de la nature invisible. Dans ce numéro, Vanki résume l'horoscope du prince héritier d'Italie. Il lui prédit des impulsions très contradictoires et des influences plutôt violentes. A lire également une curieuse prédiction de Nostradamus sur le Maroc qui, paraît-il, sera conquis par la France, vers 1997 et de *Thimothée* une courte étude sur les pseudo-Miracles. Les catholiques discutent, à mon avis, beaucoup plus qu'il n'est besoin sur le fait de savoir si une guérison vient ou non de Dieu. Un miracle n'est qu'une accélération des lois naturelles et toute guérison vient de Dieu, qu'elle soit normale ou qu'elle revête des apparences extraordinaires. Des cas assez curieux de rêves promonitoires et de faits spirites — apports — etc. Sont à lire également : Les *Nouveaux Horizons de la Science et de la Pensée*. M. Sage continue son étude sur le psychisme. Dans le numéro du 1er octobre, il étudie les expériences de M. Cabagnet, faits spirites avant la lettre etc. Il trouve bien naïves et même stupides les révélations des somnambules sur l'autre monde, sur la lune et cependant... qui sait ! C'est aux simples et aux petits qu'il est souvent permis de lever le voile et bien des détails de ces visions m'ont paru fort curieux.

Cependant M. Sage reconnaît l'impossibilité d'expliquer certaines visions justes de décédés, nous verrons plus tard les hypothèses qu'il trouvera pour en découvrir la cause.

De M. Jollivet-Castelot, lire un deuxième article sur le christianisme libéral. Cet article est conçu à peu près dans l'esprit des exégètes allemands et français tels que Renan et surtout Loisy — c'est encore et toujours le plan mental qui dirige tout cela, et sous prétexte de science positive, l'adepte de ce christianisme glacé et faux me semble devoir perdre son temps à étudier au

lieu de vivre. — La science exacte n'a rien à voir avec la foi et leurs domaines sont trop différents. J'approuve cependant ce qui est dit des religions d'autorité — qui ont mal appliqué un principe parfaitement juste, du reste, le don Volontaire de la raison et de la volonté à un maître.

La Revue d'Etudes Psychiques publie une étude, de M. Maxwell sur le procès Rothe. — Le savant magistrat fait ressortir combien l'idée mystique est vivante et combien il est difficile de détruire entièrement en nous l'espoir d'une vie future. Une constatation importante aussi, c'est que les théories matérialistes d'Hœckel ou de Buchner ne sont soutenables que si l'on fait abstraction des nombreux faits qui les contredisent. M. Maxwell discute ensuite avec beaucoup d'autorité les opinions du docteur qui a témoigné contre Mme Rothe. Il termine en disant que, malgré les constatations de fraude évidentes, il y a dans l'affaire Rothe des coins obscurs, et conseille l'étude des faits spirites.

La science astrale de septembre donne un article scientifique du docteur Faveau de Courmelles, sur les influences lunaires. Cette étude renferme des détails curieux et des réfutations des théories contraires à la possibilité de l'astrologie. E. Vénus publie deux horoscopes, celui du Pape Pie X, et celui de M. Deibler. Dans une étude sur la physiognomonie, Triplex résume d'une façon fort habile le symbolisme de la *balance* et l'applique à l'homme — les tempéraments et les signes planétaires y sont harmonieusement étudiés. E. Vénus poursuit son cours d'astrologie et donne des documents précieux qui pourront servir aussi bien à l'onomantique qu'à l'astrologie judiciaire. C'est une liste des caractères et des formes corporelles que donnent les différents signes du zodiaque. Je préfère l'étude de Christian sur le même sujet, mais il y a dans l'une des détails qui ne sont pas dans l'autre, et toutes deux sont utiles.

La Revue Scientifique et Morale du Spiritisme de septembre est, comme toujours, fort intéressante. G. Delanne y étudie les différentes sortes d'effluves lumineux qu'on peut observer dans les séances, les apparitions lumi-

neuses, etc. — Des expériences d'un groupe spirite créé à Constantine sont ensuite racontées. Elles m'ont semblé assez curieuses, sinon très nouvelles, les précautions paraissent suffisantes. Il en est de même pour les séances du médium Bailey, en Italie. A citer encore un article sur les phénomènes psychiques en 1871, et une étude sur les rêves de Beauni où je note cette observation : j'ai rarement rêvé de mes occupations habituelles — j'ai rêvé souvent que je volais et en ce qui concerne les personnes mortes, je les revoyais sans éprouver autre chose que de la surprise. Ces déclarations d'un matérialiste sont intéressantes.

La Vie Nouvelle est toujours à féliciter. Le docteur Faveau de Courmelles fait paraître, dans le numéro d'octobre, un article sur la psychologie morbide, très bien fouillé. Le docteur Bécour rappelle les expériences célèbres de Danet et du docteur Gibert. Il ne donne aucune conclusion. A citer, surtout, une étude de Durville, extrêmement curieuse, sur le diagnostique magnétique à l'aide des vertèbres dorsales.

La Paix Universelle, entre autres travaux, publie un compte rendu intéressant, du docteur Tony Mirlin, sur le diamagnétisme. — J'y relève surtout la différence entre l'action magnétique volontaire et l'action d'attention. Dans le premier cas, le magnétisme produit est surtout bienfaisant pour les maladies de faiblesse, la paralysie, etc. Dans le second, il convient aux maladies de nature inflammatoire. Cette distinction assez nouvelle, je crois, m'a paru intéressante à signaler.

Dans le *Spiritualisme Moderne*, à citer : l'histoire d'une âme, par le docteur de Faremont, les mystères de la fonction vitale, par L. Chevreuil, est un article sur la valeur sociale du spiritualisme ou plutôt sur l'action que peut produire dans la société les doctrines généralisées de la survivance et de la réincarnation. — Des faits bien choisis complètent cette revue de plus en plus à recommander.

Le Progrès Spirite continue l'étude du spiritisme devant la Conscience, par L. de Faget. Il traite cette fois de l'obsession, il en cite un cas bien terrible et qui m'a remué, car j'en ai connu la victime. Kerwenc raconte, très spirituelle-

ment, les récits de mediumnité d'une vieille femme, parmi lesquels il y en a de fort probants ; d'intéressants Echos. terminent la revue.

La Revue Spirite annonce la mort de Mme Leymarié pour laquelle nous la prions de recevoir les sincères condoléances de *l'Initiation*. — A citer, dans ce numéro, de bonnes études de Guinard sur la Réincarnation, et sur l'homme terrestre par Algol. — Nous lisons aussi dans cette revue le compte rendu des séances du médium Barley et le commencement du livre extraordinaire de F. Marryat, intitulé : *la Mort n'existe pas*. — Je félicite la revue de donner cette œuvre passionnante très logique et très sincère. Je reçois aussi, au dernier moment, la revue intitulée : *Etudes magiques et philosophiques*. Ce numéro contient des études sur l'envoûtement et le corps astral qui témoignent d'une certaine expérience en ces matières. — Parmi les revues étrangères, citons une revue portugaise : *A Semana*, qui semble s'inspirer de la Sience actuelle et faire néanmoins une large part à l'occulte ; nous en avons reçu plusieurs numéros.

Le Théosophist d'Adyar nous est également parvenu. A citer, de Leadbeater, une fort intéressante étude sur les phénomènes spirites étudiés à la lueur des enseignements occultes. — Je remarque surtout l'habile classification des différentes sortes de matérialisations.

Le Light est toujours aussi intéressant ; je remarque surtout des articles sur la réincarnation, le mesmerisme et la clairvoyance.

G. PHANEG.



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

AVIS
A NOS ABONNÉS

Tous nos abonnés nouveaux depuis trois mois et tous ceux qui renouvelleront leur abonnement d'ici Janvier 1905 auront droit, *à titre de prime gratuite*, à un ouvrage à choisir dans une liste qui sera publiée à dater de ce numéro.

Cet ouvrage leur sera envoyé contre **0 fr. 25** en timbre-poste, prix du port, à la rédaction de l'*Initiation*, 5, rue de Savoie, à Paris.

De plus, ils auront droit à d'importantes réductions sur les publications de l'*Initiation*.

Première Liste des Ouvrages-Primes

PAPUS. — *L'Occulte à l'Exposition de* 1900, avec une planche sur les Aïssaouahs.

SÉDIR. — *Eléments d'Hébreu.*

MATGIORE. — *L'Opium.*

ZHORA. — *Etudes testatives.*